13.12

Pam. X. 1 (2

SPLENDEUR
ET
SOUFFRANCE.

569112

SPLENDEUR

ET

SOUFFRANCE;

Traduit de l'Anglais de T. S. SURR,

PAR LE TRADUCTEUR DU POLONAIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MARADAN, rue des Grands-Augustins, N°. 9.

Chez Madame LAVERNETTE, au Cabinet Littéraire, rue Saint-Honoré, N°. 354, près la place Vendôme.

1807

SPLENDEUR

ET

SOUFFRANCE.

CHAPITRE PREMIER.

La Maison dans les bois.

A peine Elmer était-il dans son appartement que lord Latimore le fit appeller.

— La porte extérieure est-elle fermée, lui dit le Comte lorsqu'il entra?

— Oui, Milord.

— Et Durand, attend-il seul dans l'antichambre?

— Oui, Milord.

— Etes-vous sûr qu'il n'y a personne dans le vestibule?

— Personne, excepté Durand.

— Bien, mon ami: avant que nous nous séparions, Latimore aura mis sous votre garde ce qui est plus précieux pour lui que la vie, sa réputation

— Mon cher Milord.....

— Pas de mots inutiles, je vous prie, mon ami; ma blessure n'est pas de celles qui peuvent se guérir. Je ne vous demande ni consolation ni pitié; je ne veux que de l'activité et un service important. Laissez-moi rappeler mes idées. Il me semble que je vous ai parlé du hazard qui me fit découvrir cet infâme trio qui prenait le masque d'une vertu austère, pour cacher ses crimes. Etait-il possible de croire qu'une femme telle qu'Olivia pût se dégrader jusqu'à ce point? qu'un

homme qui avait toujours prêché la plus pure morale, dont les regards exprimaient la sainteté, pût être l'agent de cette infâme intrigue? Quant à son amant, son Mortimer, cet indigne hypocrite, je le connaissais trop bien.

Ce fut lui qui vint à la porte de la chaumière; il m'aborda avec une impudence incroyable, en me demandant avec hauteur ce que je voulais.

— Malheureux! ne me connaissez-vous pas?

— Je vous connais, répliqua-t-il, vous êtes le destructeur de la paix d'une illustre famille, le meurtrier de la marquise della Loretta dont vous creusâtes la tombe, lorsque vous fîtes enfermer son aimable fille dans un autre tombeau. Connaissez-vous vous-même: Quoique le favori de la destinée, vous êtes un *monument vivant de splendeur et de souffrance*. Eloignez-

vous, éloignez-vous, quittez cette cabane paisible où l'amour et l'innocence reposent en paix à l'abri des traits de la méchanceté et de la vengeance; vous n'avez rien à faire ici.

En parlant ainsi il sortit, ferma la porte derrière lui, et se plaça devant cette même porte dans une attitude qui paraissait signifier : « Vous n'en» trerez pas ici ». — Je demande à voir la fille du marquis della Loretta, lui dis-je.

— Le marquis della Loretta n'a plus de fille; sa cruauté a rompu tous les liens du devoir et ceux de la nature. Celle qui fut sa fille est à présent la femme d'un homme qui ne la cédera à aucun pouvoir dans le monde.

— Abominable imprudence! m'écriai-je, quoi! vous ne rougissez pas d'avouer que vous avez violé la retraite sainte du cloître, et que votre main sacrilége

l'a arrachée de l'autel de son Dieu? — Arrêtez, Monsieur, vous ne tiendrez pas ce langage avec impunité. Victime d'un pouvoir auquel elle ne pouvait résister, Olivia a été forcée de paraître se soumettre un moment à de vaines superstitions qui révoltent un esprit éclairé. Je me glorifie de l'avoir arrachée à un tel esclavage; la religion protestante qu'elle a embrassée, d'après son entière conviction, n'admet point ces sacrifices.

— Malheureuse Olivia! m'écriai-je; ainsi, vous avouez que, non content de l'avoir dépouillée de sa fortune et des honneurs de son rang, vous avez corrompu son esprit? Le traître alors me saisissant au collet, me dit avec fureur : Retirez-vous à l'instant même, retirez-vous, ou par cette vérité, à laquelle je me suis voué, je ne vous lâcherai pas jusqu'à

ce que..... Je ne sais comment il aurait terminé ses menaces ; l'indignation s'était tellement emparée de moi que, dans un accès de fureur, je tirai mon épée et cherchai à l'en percer ; cette fois je le manquai ; nous luttâmes quelques momens, il fit tous ses efforts pour me désarmer, et enfin y réussit. Oui, Elmer, je fus vaincu, et encore vaincu par Mortimer : il me renversa, son genou pressa ma poitrine, et appuyant sur mon cœur la pointe de l'épée qu'il venait de m'arracher, il me dit : « Votre vie est » entre mes mains, je vous épargne, » quoique vous ayez manqué à toutes » les lois de l'honneur, en attaquant un » homme désarmé ». Il se releva alors et fit quelques pas vers la chaumière. Oh souvenir affreux ! Oh ! comment soutenir tes tourmens ! L'horreur de ce moment fait toujours saigner mon

cœur ; je mordis la terre dans un accès de rage, je jurai de tirer vengeance de l'instrument de ma honte, et de ne jamais cesser de le poursuivre jusqu'à ce qu'un pouvoir supérieur l'eût anéanti.

Mortimer se retira alors portant dans sa main triomphante l'épée de Latimore vaincu. Il me semble encore le voir la déposer aux pieds d'Olivia. Cette image me torture même à présent ; ma tête est en feu, mon cœur est oppressé comme il le fut lorsque mes yeux suivaient ses pas jusqu'à l'entrée de la chaumière. — Je me relevai alors, et je regagnai mon hôtel. Persuadé qu'ils allaient changer le lieu de leur retraite, j'envoyai à l'instant Benson, mon valet de chambre, pour veiller tous leurs mouvemens ; je lui ordonnai de m'instruire de leur route s'ils quittaient la chau-

mière, et je fis partir un courrier pour instruire le marquis della Loretta de ma découverte.

Je quittai alors le village avec ma suite, et pris la route de Toulouse où depuis long-tems je me proposais de faire une visite au premier président; mais avant de m'éloigner, j'eus grand soin de faire croire que j'étais parti pour Bologne.

Le destin avait ordonné que j'arriverais à Toulouse le même jour que le dernier duc de Derrington, avec ses fils, le marquis de Leverton qui depuis a succédé au titre de son père, et lord William Derrington. Les manières polies que j'étais forcé d'avoir avec lord William cachaient mal la haine enracinée que je lui portais; trois années s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre; j'avais entendu beaucoup parler de ses progrès,

et réellement on lui rendait justice Il avait perfectionné ses talens et acquis les qualités nécessaires dans la carrière à laquelle il se destinait, celle d'homme d'état. Son frère aîné, le Duc actuel, servait encore à le faire valoir; son indifférence apathique et sa stupidité relevaient la pénétration et l'esprit brillant de lord William, et j'avais sans cesse la mortification d'entendre les éloges qu'on prodiguait à mon rival aux dépens de son frère. Le crédit de mon père avait retardé beaucoup son avancement; mais malgré lui il venait d'être envoyé à Naples comme secrétaire d'ambassade auprès de sir William, et par une suite de ses projets il était parvenu à se faire idolâtrer du peuple qui l'élevait aux cieux, et le citait comme un prodige, dans un âge si peu avancé. On ne parlait que de la sagesse et de l'éloquence de

lord Derrington, et déjà on voyait en lui un des chefs futurs de la chambre des communes. Je savais à qui je devais attribuer tant de rares qualités et je les haïssais tous deux de plus en plus.

Peu de jours après, Benson arriva à Toulouse : il m'apprit que Julien et Olivia avaient quitté la chaumière le jour même où je les avais découverts, et qu'ils n'avaient amené avec eux qu'une seule femme. Il était resté dans le village, pour veiller toutes les démarches de Mortimer, ne doutant pas qu'il ne découvrît par ce moyen leur retraite; Mortimer, le lendemain, partit seul et déguisé, et prit la route de Toulouse, Benson le suivit; il le vit entrer dans la maison d'un joaillier, au coin de la place où était l'hôtel du président chez qui je demeurais; et il finit en me disant que le vieux sorcier, la jeune dame et M. Sydney étaient alors dans cette maison.

C'est assez, c'est assez, m'écriai-je, ils sont en mon pouvoir. J'ordonnai à Benson de veiller toutes leurs démarches, et de garder le plus profond secret sur toute cette affaire.

Le premier effet de sa vigilance fut la découverte d'un secret important: Olivia était mariée, non pas à Mortimer, comme nous l'avions imaginé; mais à lord William Derrington. Leur mariage, à la vérité, était illégal, puisque lord William n'était pas majeur, et qu'il avait eu lieu sans le consentement du duc de Derrington. Une correspondance que Benson avait adroitement interceptée, ne me laissait pas le moindre doute. J'y avais découvert que Mortimer n'était que l'humble agent de lord William, quoiqu'il parût être encore son gouverneur. C'était lui qui, avec le secours de Julien, avait enlevé Olivia de son couvent, et

l'avait conduite en Angleterre où elle s'était mariée en secret, et avait demeuré jusqu'au départ de son époux pour Naples. Depuis ce moment elle était restée sous la garde de Mortimer. Ces lettres me dévoilèrent encore les projets ambitieux de lord William et de son mentor, qui l'obligeaient à tenir son mariage caché jusqu'à la mort du Duc. Il était souvent question de moi dans ces lettres, et toujours avec les plus fortes expressions de la haine et de la crainte. J'étais leur mauvais génie, leur démon, un être infernal attaché à leurs pas pour détruire toutes leurs espérances de bonheur. Quelquefois ils écrivaient d'un autre style, ils paraissaient triomphans, ils s'applaudissaient de voir diminuer l'influence que mon père avait à la cour ; déjà dans le prestige de leur imagination ils parlaient de sa chute avec ravissement. Lord Wil-

liam croyait avoir les sceaux avec le titre de secrétaire d'état, et Mortimer s'imaginait être lord Chancelier; tandis que les mêmes illusions leur présentaient le malheureux Latimore, luttant en vain contre le pouvoir de lord Derrington et se perdant dans la minorité de l'opposition. Jugez de ce que j'éprouvais en lisant de telles folies. Malgré le mépris que m'inspirait la conspiration de ces Pygmées, je les haïssais quoique je ne les craignisse pas, et je résolus de les écraser.

Vous pensez bien, Monsieur, que cette correspondance ne fut pas interceptée tout à-la-fois. C'était une suite de lettres écrites pendant plusieurs semaines, que l'industrie de *Benson* fit passer par mes mains avant qu'elles fussent rendues à Olivia. Aussitôt que ces fugitifs eurent appris mon arrivée à Toulouse, ils s'enfuirent une

seconde fois, et se retirèrent dans une petite maison au milieu des bois, à dix milles environ de cette ville, où ils espéraient demeurer cachés. Lord William obligé d'habiter avec son père dont la santé s'altérait chaque jour, ne les voyait que rarement ; et ce sont les lettres qui furent écrites dans cet intervalle, que je parvins à intercepter. Le marquis della Loretta me répondit alors que, sa fille ayant deshonoré son nom, il renonçait à elle pour jamais ; il ajoutait qu'il avait assuré tous ses biens au prince de Beaumont un de ses cousins ; qu'il ne s'occupait plus que du moment qui devait terminer sa carrière, et qu'il me priait de ne pas renouveller ses peines en lui parlant d'Olivia.

Cette résolution du Marquis me donna la liberté entière de poursuivre mes projets de vengeance; et le mauvais état du duc de Derrington était une

raison d'en presser l'exécution; j'avais juré de me venger, j'étais encore irrésolu sur les moyens, le hasard me décida.

Il y avait alors beaucoup d'Anglais à Toulouse, et parmi eux plusieurs étaient connus pour leur galanterie. Le plus célèbre d'entr'eux était le fils aîné de sir George Collyer: il avait une telle audace, et une tête si bien formée pour l'intrigue, qu'aucune entreprise ne lui paraissait difficile. Quoique je ne me livrasse pas à toutes les futilités de ces êtres frivoles, il m'était impossible de ne pas le rencontrer quelquefois. Le jeune Collyer dînait un jour chez le président avec plusieurs d'entr'eux: une indisposition avait empêché le duc de Derrington d'être de la partie, mais ses deux fils s'y trouvaient. Après que la bouteille eut circulé et amené la gaîté, Collyer, selon son usage, commença à

se vanter de ses conquêtes, et à désigner les nouvelles victimes qu'il se proposait d'y joindre. Il ajouta qu'il avait découvert la plus belle femme à qui l'Italie eût jamais donné naissance. Alors il nous fit une description si exacte de la personne d'Olivia et du lieu de sa retraite, que je ne doutai pas qu'elle ne fût le nouvel objet de ses poursuites, car il avait juré qu'il l'aurait en dépit de sa réserve et du mystère qui enveloppait ses charmes et son histoire. Lord William sortit de la chambre à l'instant ; j'en pénétrai aisément la raison, je me retirai bientôt pour me livrer à toutes les idées qu'avait fait naître en moi la conversation de Collyer, et je ne puis vous peindre l'agitation que j'éprouvai pendant cette nuit. Je pensais à l'éclat de la brillante destinée que mon père avait offert à mon imagination, et à la manière étrange dont le vieux Julien avait confirmé mes

espérances. Lord William et son gouverneur me paraissaient les seuls obstacles qui empêchaient que ce songe brillant ne se réalisât. Je me rappelai les malheurs que le vieux Julien avait prédit que me causerait Olivia, et je me persuadai moi-même que lord William, Mortimer et Olivia devaient être écrasés avant que je pusse parvenir à la possession de cette brillante gloire à laquelle mon ame aspirait. Alors la honte que m'avait fait éprouver Mortimer, se peignit à mon esprit d'une manière terrible. Je me voyais renversé à ses pieds; je sentais son genou presser ma poitrine, je le voyais emporter en triomphe mon épée, je me rappelai que lord William m'avait vaincu à Bologne, et la haine, l'ambition, la vengeance assaillirent à-la-fois mon ame bouleversée. Dans ce moment même, Benson entra avec la lettre que lord

William avait écrite à Olivia en sortant de l'hôtel du président : elle exprimait l'amour et la confiance, mais elle peignait la vive inquiétude que lui inspiraient les discours de Collyer. Enfin, m'écriai-je, après l'avoir lue, le destin m'offre des armes pour détruire mes ennemis ; et si je ne me hâte de les employer, je soupirerai en vain pour une occasion qui ne se retrouvera jamais. A la mort du vieux Duc, Olivia sera reconnue pour la femme de lord William ; ils s'embarqueront pour l'Angleterre avec Mortimer, et la triple alliance deviendra un obstacle invincible à ma fortune.

Non, je ne le souffrirai pas, ils doivent être anéantis. Oui, j'emploierai l'arme que m'offre la destinée, et avant que je l'abandonne il faut que Latimore ou Mortimer périsse.

De ce moment je formai mon plan. Je fis passer la lettre de lord William ;

celle d'Olivia était remplie de reproches passionnés et d'expressions d'amour. Je l'interceptai. Lord William ne reçut point de réponse. Je cherchai Collyer. Je lui peignis Olivia comme une beauté facile échappée d'un couvent, alors la maîtresse de lord William, et que Mortimer tenait sous sa garde pour favoriser cette intrigue. Je l'assurai qu'il ne fallait que du courage pour réussir dans cette entreprise, et sous la foi du secret je lui promis de l'aider. J'enflammai son amour en exagérant ses charmes, et sa vanité en lui peignant l'éclat de son triomphe; à l'instant nous préparâmes tout pour l'exécution de nos projets. La maison où Olivia s'était retirée fut entourée par des scélérats dont nous nous étions assurés, on la transporta presque évanouie dans une voiture, et on la conduisit dans une maison au milieu des bois. Mortimer

et le vieux Julien furent mis chacun dans des voitures séparées. Leurs effets avaient été emportés pour qu'on pût croire que leur fuite était préméditée. Tout se passa avec tant de silence, qu'une vieille femme qui seule était à leur service ne fut pas même réveillée.

Le lendemain un domestique de lord William trouva cette femme à demi-morte de frayeur et de surprise. Elle ne put lui donner aucuns éclaircissemens sur les fugitifs, car elle ignorait également la manière dont ils étaient partis et la route qu'ils avaient prise. Il retourna auprès de son maître dans la consternation. Vous pouvez imaginer ce qu'éprouva lord William, si vous vous peignez sa position. Il était confiné dans la chambre de son père mourant, sous peine de perdre toutes ses espérances de fortune ; il ne pouvait lui laisser pénétrer ses chagrins. Le seul ami qu'il

eût auprès de lui était son frère, et il était trop apathique pour sentir sa situation, et lui prêter secours, s'il se fût confié à lui.

Mortimer, le confident de toutes ses pensées, son fidèle Julien, et celle qu'il idolâtrait avaient disparu. Olivia n'avait pas répondu à la lettre où il lui exprimait ses inquiétudes sur Collyer. Toutes ces réflexions troublèrent son esprit, et le jetèrent dans le plus affreux désespoir; et comme si le destin lui-même eût résolu de l'accabler, l'état du Duc empirait chaque jour, et les médecins déclarèrent à lord William, que son père était dans le plus grand danger, et qu'ils ne pouvaient répondre de sa vie pour un seul jour. Le soir j'allai, comme par hasard savoir des nouvelles du Duc, je rencontrai lord William. Je vis toutes les angoisses qui déchiraient son cœur, et j'eus besoin des fu-

restes souvenirs qui s'unissaient à ma prévoyance pour soutenir mes projets de vengeance et d'ambition. Jusqu'à ce moment j'avais toujours évité de prononcer devant lui les noms de Mortimer et d'Olivia ; je m'adressai à lui en feignant un air d'intérêt, et je lui demandai un entretien particulier.

—Je vous prie, Milord, lui dis-je, de répondre avec franchise à une question qui intéresse essentiellement votre bonheur : Etes-vous marié ?

Il tressaillit et parut hésiter comment il recevrait ma question. Je continuai : — Pardonnez-moi, Milord, mais le tems est passé, où la conquête d'Olivia Loretta était d'un assez grand prix, pour honorer les rivaux qui pouvaient se la disputer. Je vois l'état de votre ame, et pour ménager votre sensibilité, je m'exprimerai en peu de mots. J'ai découvert la plus infame conspiration,

vous avez été trop long-tems dupe d'une beauté artificieuse et perfide.

—Monsieur, sécria-t-il, pouvez-vous donner la preuve de ce que vous avancez? — Mais cela est impossible; c'est un plan formé. — Je sais que vous avez découvert la paisible retraite de ma femme, car je ne crains plus de la reconnaître pour telle; vous avez attenté à la vie de mon ami; vos persécutions les ont chassés de leur retraite Vous avez découvert une seconde fois leur asile, et c'est à vos complots que j'attribue leur seconde fuite.

— Leur seconde fuite! mécriai-je avec l'apparence de l'étonnement; Collyer a donc réussi?

— Collyer! répéta-t-il avec l'accent du désespoir.

Je saisis le moment,— Lord William, Derrington, lui dis-je avec solennité; écoutez moi, et puis vous croirez ce

qu'il vous plaira de ce que j'ai à vous apprendre. Certainement, j'ai aimé Olivia, et j'ai vu avec la plus grande peine que Mortimer s'était emparé de toutes ses affections. Le ravissement qu'elle éprouva en voyant le volume de Milton.....

— Si vous n'avez que cette preuve, me dit-il, laissez-moi vous détromper. C'était moi qui lui avais donné ce livre ; et le nom qui était sur la première page avait été écrit par moi. J'avais pris le nom de Mortimer dans toutes mes lettres à Olivia, afin que mon amour ne fût pas découvert, si elles étaient interceptées par ses parens.

— Oh ! non, Milord, j'ai des preuves dix fois plus fortes, je suis aussi sûr qu'Olivia aimait Mortimer, que je le suis de mon existence. Elle avait besoin de votre fortune et de votre nom, pour assurer le succès de son intrigue

avec lui. Ils ont également abusé de la générosité de votre cœur. Julien de Rosenbergh, ce vieil hypocrite, voyant approcher sa fin, m'a tout avoué dans un accès de repentir. Hier il me fit connaître une telle suite de crimes, qui ont été commis depuis qu'Olivia s'est échappée du Couvent, que la nature humaine m'a paru plus méprisable encore. En vain je l'ai pressé de vous voir, comme la seule réparation qui lui fût possible, et de vous convaincre de toutes les injures qu'on vous avait faites : il m'a refusé en me disant qu'une telle conversation le tuerait, il m'a engagé à vous assurer que Mortimer était le plus artificieux et le plus adroit des traîtres, et qu'Olivia allait bientôt donner une preuve vivante de son infidélité, que le monde reconnaîtrait pour l'enfant de lord William Derrington, à moins que les séductions de sir

George Collyer ne renversassent les vues ambitieuses de Mortimer qui en vain s'était efforcé de détruire l'impression que ce libertin de profession avait faite sur la vanité d'Olivia; mais je suis convaincu, ajouta le vieux Julien, qu'il y a un projet de fuite concerté entre Olivia et son nouvel amant.

Grand Dieu! s'écria lord William, parlez-vous sérieusement? Mais ce que vous me dites doit être la vérité, car l'enfer n'a pas produit de démon capable d'une invention aussi artificieuse et aussi horrible. Ils sont réellement partis. Oh! Mon ame est déchirée, ma tête est en feu... mais, Monsieur, si vous me trompez, les plus affreux tourmens que les bourreaux des enfers ont pu imaginer, seraient légers en comparaison de ceux que vous mériteriez, que vous éprouveriez. Mais non, il ne peut exis-

ter sous la forme humaine un esprit aussi diabolique ; monsieur, je vous crois. Mais où est Julien ?

Avec le secours de l'Ambassadeur de France, j'étais parvenu à le faire enfermer pour toujours dans les murs impénétrables de la Bastille.

Ainsi je répondis à lord William que le vieux Julien m'avait quitté en m'assurant qu'il allait dans un monastère pour y finir ses jours dans une retraite absolue, et que ce serait en vain que je chercherais à le découvrir.

Je laissai Derrington, en l'abandonnant à ses réflexions. Il ne perdit pas cependant encore toute espérance ; car il sortit à l'instant de l'hôtel de son père, pour faire de nouvelles recherches. Je m'y étais attendu, et j'avais arrangé les choses de manière qu'il ne pouvoit que trouver la certitude de ce que je lui avais avancé. Tous les mou-

bles étaient restés dans la chaumière, on n'avait pris que les objets nécessaires à un voyage, et une boîte artistement travaillée, qui contenait quelques lettres de lord William et une somme assez considérable. Benson m'avait dit qu'il avait mis cette boîte dans la voiture où était Olivia, ainsi les apparences confirmaient mon histoire; et le bruit se répandit dans la ville, que le jeune Collyer était parti pour mettre à fin une nouvelle avanture.

Lord William s'abandonna au désespoir. La fièvre s'y joignit, et il fut long-tems en danger.

Cependant plusieurs événemens importans se passaient dans la maison des bois. Benson mon valet de chambre, en qui j'avais une confiance entière, était mon principal agent. Olivia était renfermée dans une cham-

bre, à une extrémité de la maison, et Mortimer dans une autre. Collyer qui mettait la plus grande importance à ces sortes d'aventures, attaqua la vertu d'Olivia par tous les moyens qu'il savait si bien employer, mais ce fut inutilement.

Je m'étais décidé à avoir une entrevue avec Mortimer; et c'est dans cette fatale entrevue, qu'arriva l'événement terrible qui a détruit pour jamais la tranquilité de ma vie. Mortimer, dans un mouvement d'indignation, me fit des reproches si cruels, y joignit des malédictions si terribles, que la colère me fit perdre la raison; je tirai mon épée, et sa pointe se fit un passage jusqu'au cœur de cette vipère. Il mourut, Elmer,.... il reçut de moi la punition de sa témérité, mais cette punition était un meurtre..... Il était sans défense..... Il était mon prisonnier, et je l'ai tué.

Le Comte s'arrêta, ses mains couvrirent son front, de profonds gémissemens sortirent de sa poitrine. Elmer, dit-il, après un moment de silence, pouvez-vous me voir sans horreur? Mon crime n'est-il pas peint sur tous les traits de mon visage? et ainsi que le premier meurtrier, n'en ai-je pas l'empreinte ineffaçable? mes yeux égarés n'expriment-ils pas la souffrance et le remords? Mais vous ne connaissez pas encore tous mes crimes : celle qui eut toutes les vertus, toutes les grâces en partage, Olivia elle-même, je l'ai tuée.

Elmer tressaillit.

—Ce n'est pas mon épée qui l'a frappée, mes mains ne sont pas teintes du sang d'une seconde victime; mais j'ai causé la mort d'Olivia; je l'ai réduite au désespoir, et le désespoir l'a conduite au suicide.

Je cours aussitôt vers Benson, qui était dans une autre partie de la maison ; je lui dis que Mortimer avait attenté à ma vie, et que sa mort avait été la suite de la nécessité où il m'avait mis de me défendre.

J'ajoutai que comme je ne pourrais éclaircir une telle affaire devant la justice, sans faire connaître toute la suite de cette aventure, je desirais que le corps fut enterré dans le bois, et je lui jurai un secret éternel.

Je dis à Collyer, qu'avec l'assurance d'une rente annuelle, j'avais engagé Mortimer à renoncer à la protection de lord William, et qu'il s'était embarqué pour l'Angleterre, laissant Olivia absolument en notre pouvoir. — Pardieu ! s'écria Collyer, je commence à me soucier fort peu d'elle. Cette fille me donne les assurances les plus solennelles, qu'elle est la

femme de lord William ; de plus, elle est enceinte. Je suis disposé à tout abandonner, et à retourner à.....

— Comment, lui observai-je, après tout ce que vous avez dit, après vous être vanté publiquement de votre triomphe, tout abandonner! Vous souffririez qu'Olivia vous suivît, et racontât toute cette aventure ? Vous feriez une jolie figure dans le monde !

— Non, non, répliqua-t-il, puisque cela est ainsi, Latimore, il faut vaincre ou mourir : je lui donnerai jusqu'à demain pour faire ses réflexions, et si elle ne cède pas, j'emploierai la violence ; après cela, nous ferons ce qui nous conviendra. Je suis décidé à en finir, car je suis ennuyé de passer ma vie dans cette maison au milieu des bois. Envoyez moi Benson, et je lui ferai passer mon *ultimatum*.

Benson était le seul domestique qu'il

y eût dans la maison, le propriétaire était un scélérat, capable des entreprises les plus audacieuses ; et une somme considérable l'avait décidé à nous prêter sa maison pour nos coupables projets.

Je vis Benson sortir de la chambre où était enfermée Olivia, il était en larmes ; je sentis mon sang se glacer. Rien n'est terrible pour un coupable, comme le repentir de son complice. — Non, me dit-il, non, je ne puis plus servir vos projets, sur mon honneur ! Je ne le puis, elle est dans le délire, elle va mourir.... Je suis sûr qu'elle mourra.... Non, non, en vérité, je ne le puis. J'entrai dans la chambre, je la trouvai en effet dans un délire affreux. Je quittai aussitôt cette scène d'horreur. Mes réflexions devinrent terribles, je proposai à Collyer de nous éloigner pendant un jour ou deux,

et d'attendre l'effet que le repos pourrait produire sur l'esprit d'Olivia, avant d'aller plus avant.

Après nous être concertés avec Benson, pour faire disparaître les restes de Mortimer, nous partîmes pour la ville de.... à huit milles environ de la maison des bois; là nous nous efforçâmes de chasser nos pénibles réflexions, en nous livrant à tous les plaisirs.

Nous fûmes cependant alarmés de voir paraître inopinément Benson, la terreur était peinte dans ses regards. Craignant ce qu'il allait me dire, je l'entraînai dans une chambre particulière.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, lui dis-je? Mais sur-tout ne me dites pas qu'il vit encore.

Oh non! Milord, j'ai creusé sa tombe, et avec le secours de Salano,

je l'ai creusée si profonde, qu'il n'inquiétera jamais votre honneur.... Mais, Milord, elle est échappée !

— Damnation !... m'écriai-je, mon honneur est perdu ! ma réputation est détruite !

—Non, en vérité, elle ne peut vous soupçonner, comment le pourrait-elle ?

— Imbécille ! N'a-t-elle pas été rejoindre lord William ?

— Non surement ; votre Seigneurie ne m'avait-elle pas ordonné de lui faire croire que c'était le Duc qui ayant appris qu'elle allait donner un enfant à son fils, avait employé ces scélérats pour la mettre en notre pouvoir. Ne lui ai-je pas fait croire que c'était un ami du Duc qui voulait se rendre maître d'elle, pour l'arracher à lord William, et que moi-même j'étais au service du Duc ?

Je le laissai parler ; ce qu'il disait devait me rassurer, puis qu'il n'était pas vraisemblable qu'elle retournât à Toulouse, ni qu'elle cherchât à rejoindre lord William. Cependant je ne pouvais supporter les tourmens de l'incertitude ; et après nous être consultés avec Collyer, nous nous déterminâmes à la poursuivre, et à ne négliger aucuns moyens pour la découvrir. Notre crainte la plus forte, était qu'elle retournât à Toulouse, et qu'elle ne vît lord William. Deux routes y conduisaient, Collyer en prit une, Benson et moi l'autre ; nous étions convenus du jour où nous nous retrouverions dans un endroit indiqué. Un mois s'écoula, et nous n'eûmes aucun indice ; un second allait finir, lorsque l'activité de Collyer et les espions qu'il employait, nous apprirent qu'elle était allée à Paris ! Nous y courûmes,

et une veuve chez qui elle avait logé dans une rue obscure, nous dit qu'elle était partie pour Livourne ; la pauvre dame était enceinte, ajouta la veuve, et elle a desiré aller faire ses couches chez un de ses parens qui est un excellent chirurgien.

Nous prîmes aussitôt la route de Livourne, mais le manque de chevaux retardait notre marche, et mon impatience était extrême. A une poste, le hasard me fit entendre une conversation entre le maître de l'auberge et Benson, ce qui me fit connaître la trahison de ce coquin : il lui offrait de l'argent pour nous dire qu'il ne pouvait nous donner des chevaux pour partir cette nuit. Je le saisis au collet, il trembla pour sa vie, et tombant à mes genoux, il me supplia de lui pardonner en me jurant qu'il allait tout me découvrir. J'appris alors,

Elmer, que cet homme qui ne m'avait pas quitté depuis l'âge de douze ans, et que je croyais capable de tout pour me servir, avait été séduit par les prières touchantes d'Olivia, dans la maison des bois. Il l'avait aidée dans sa fuite, et lui avait écrit notre arrivée à Livourne. —Scélérat lui dis-je, c'est donc ainsi que vous trahissez votre maître ?

—Non Milord, non, je ne vous ai pas trahi, et c'est aussi vrai, que j'espère que mes fautes me seront pardonnées; je n'ai rien fait connaître à Olivia; elle croit toujours que j'appartiens au duc. Je n'ai fait que la sauver des entreprises de ce brutal, (j'en demande pardon à votre Seigneurie,) de ce M. Collyer; il lui avait inspiré une si terrible crainte, et dans son état.... je ne pouvais supporter de voir une telle beauté de-

venir la proie de cet homme ; et puis ses prières, ses larmes.... il aurait fallu avoir un cœur de roche pour y résister.

Elle disait qu'elle ne demandait qu'à vivre et mourir en paix, inconnue au monde entier ; qu'elle avait assez d'argent dans la petite boîte qu'elle emportait, pour se mettre à l'abri du besoin, et que si je voulais seulement la sauver du cruel traitement dont elle était menacée, elle ne verrait jamais aucun de ceux qui l'avaient connue auparavant ; enfin que le Duc, ni personne de sa famille n'entendraient jamais parler d'elle. J'y ai consenti, Milord, vous savez le reste. J'avoue que je lui ai écrit qu'elle était poursuivie ; mais dans ce moment même la pauvre femme croit que c'est par le Duc lui-même.

— Votre vie dépend de la vérité de ce que vous venez de me dire.

— Je le jure sur mon ame!

Nous arrivâmes à Livourne. Malheureuse Olivia! Deux jours avant notre arrivée, la lettre de Benson lui avait été remise. Son chagrin avait été au-delà de ce qu'elle pouvait supporter, d'après ce que nous dit une femme qui la servait. Ses regards étaient égarés; cette femme effrayée de l'état où elle la voyait, et craignant, d'après les mots qui lui échappaient, qu'elle n'attentât à ses jours, avait engagé tous les gens de la maison, à veiller sur elle. Malgré leur vigilance, elle s'était échappée, et on l'avait vue courir vers la mer. On trouva deux billets sur la table : l'un congédiait celle qui la servait, l'autre était adressé à M. Henry Benson, pour être remis à celui qui viendrait le demander : je l'ouvris en tremblant, il contenait ces mots : « Homme généreux!

» recevez les derniers remercîmens » d'une infortunée qui n'existera plus » lorsque vous recevrez cette lettre. » Dites au Duc votre maître, que je » ne pouvais vivre sans être aimée et » reconnue ouvertement par mon ma- » ri ; je dois désespérer de jouir ja- » mais de ce bonheur, puis qu'il y a » si long-tems que je suis abandonnée. » Avant de mourir, j'ai pris soin » de disposer utilement du reste de » l'or que j'ai reçu de lui. Je m'ex- » plique sur cet article, pour éviter » que le soupçon ne puisse tomber » sur les honnêtes habitans de cette » maison.

» Adieu pour jamais. »

Mon premier sentiment fut que j'étais encore trompé, mais j'examinai sévèrement Benson et les gens de la maison ; tout ce que j'appris, ajouta

à la crainte que j'avais qu'elle ne se fût noyée dans la mer, avant la fin du jour il me fut impossible d'en douter, on retrouva son voile et son chapeau qu'elle avait laissés sur le rivage.

Telle fut, Elmer, la fin de notre poursuite. Nous convînmes, Collyer et moi, de ne jamais divulguer cette aventure, nous le jurâmes sur notre honneur et sur la pointe de nos épées; nous fîmes en suite circuler une histoire supposée, de manière qu'on crut que Mortimer et Olivia avaient échappé aux recherches de Collyer, et que probablement ils s'étaient retirés dans quelqu'endroit écarté, où ils avaient pris des noms supposés.

Le duc de Derrington mourut alors à Toulouse; ses fils furent forcés d'accompagner ses restes en Angleterre, où il fut enseveli comme il l'avait desiré, dans le tombeau de ses an-

cêtres. Le testament du Duc fut ouvert, lord William y était traité avantageusement ; et bientôt après on vit dans tous les papiers publics de l'Europe, l'avertissement suivant :

« Puissent ces lignes arriver jusqu'à » toi, Olivia ! puissent-elles t'appren- » dre que l'événement que nous atten- » dions pour proclamer notre union est » arrivé ! est-tu innocente ? Vole dans les » bras de celui qui, si tu avais été cou- » pable ne les aurait jamais ouverts pour » aucune autre femme ; es-tu aussi cou- » pable, qu'on a voulu me le faire croire ? » Viens toujours auprès de ce même » homme dont la pitié n'abandonnera » jamais celle qui renonça pour lui à ses » parens, à ses amis, à sa fortune, à sa » réputation. Enfin si l'amour, si les be- » soins ne peuvent t'engager à répondre » à sa voix, que la pitié, que l'humanité » t'engagent à éclaircir un mystère qui

» fait le supplice d'un malheureux sus-
» pendu entre le désespoir et l'espé-
» rance. »

« MORTIMER. »

Lord William prévoyant que cet article serait compris par moi, quoiqu'imposible à deviner pour tout autre, m'écrivit à Vienne où j'étais alors, pour me demander mes conseils. Je lui répondis, ainsi qu'il convenait à mes projets, que je pensais que Mortimer et Olivia vivaient ensemble dans quelque coin du monde. Cette lettre termina toute correspondance entre lui et moi.

Vingt années se sont écoulées, pendant lesquelles la tombe m'a assuré pour jamais du silence de ceux qui pouvaient m'inspirer des craintes. Collyer, par une suite de ses excès, détruisit sa constitution, et mourut à Lisbonne trois ans après. Le vieux Julien rendit le

dernier soupir dans les cachots de la bastille l'année suivante, et bientôt j'enterrai le pauvre Benson, qui m'avait servi depuis avec le plus grand zèle. Il mourut à Vienne, je le pressai sur son lit de mort de m'avouer s'il m'avait trompé; mais avant de rendre le dernier soupir, il me confirma tout ce qu'il m'avait dit.

Ainsi que les personnages phantastiques d'une vision, je vis dans peu d'années disparaître le fier Mortimer, la belle et accomplie Olivia, l'astrologue Julien, et le débauché Collyer. Ainsi ces événemens n'auraient laissé dans mon esprit que les traces d'un songe, s'il n'était pas resté un être qui rallume dans mon ame le feu de la vengeance mêlé aux flammes plus brillantes de l'ambition. Lord William demeure seul pour me rappeler cette suite d'affronts que Latimore a endu-

rés. Lui seul imprime le sceau de la réalité à ces événemens qui ne me paraîtraient que les illusions fugitives de mon imagination. C'est à lui ou à un de ses diaboliques agens que je dois attribuer l'apparition de cet esprit qui, prenant la figure du vieux Julien, vient sans cesse troubler Latimore. Apprenez l'origine de cette apparition. Peu de tems après la mort du pauvre Benson, je fus nommé chargé d'affaires à Florence. Ayant passé toute la journée à écrire des dépêches que j'envoyais en Angleterre, je me retirai vers minuit dans un bois écarté, pour respirer l'air frais. J'étais seul, la lune éclairait l'horison, et l'étoile resplendissante de Jupiter me paraissait plus brillante encore qu'à l'ordinaire, je m'arrêtai; mes yeux se fixèrent sur l'astre de ma naissance, tandis qu'une foule d'idées se pressaient dans mon esprit. Enfin

une exclamation involontaire m'échappa : Brillantes promesses de gloire, me tromperez vous?

— Non, répliqua une voix inconnue.

— Je tressaillis ; mais comme j'étais dans un endroit couvert d'arbres, je pensai que la personne qui m'avait répondu était venue comme moi pour prendre l'air, et m'avait fait cette réponse pour s'amuser. Je ne vis, ni n'entendis personne; et je retournais à la maison, lorsque la même voix m'adressa ces terribles paroles : — *Monument vivant de splendeur et de souffrance*, dis : Où est Olivia? où est Mortimer?

Avant que je fusse revenu de l'impression d'horreur et de surprise que j'avais reçue, elle fut augmentée encore par la vue d'une personne qui traversait l'avenue : c'était le vieux Julien de Rosenbergh, dans les habillemens qu'il portait pendant sa vie. Aussitôt

que j'eus repris mes sens je tirai mon épée, et courus sur lui; mais soit que ce fût un fantôme ou une réalité, il s'évanouit. Les effets de cette apparition sur moi ne peuvent se décrire, je ne dormis point cette nuit. Pendant un moment où j'étais assoupi, l'image horrible de Mortimer s'offrit à moi: sa blessure était sanglante, je tressaillis, et me précipitai hors de mon lit. La nuit suivante mon humiliation fut complète: dans le songe le plus affreux, je me levai, et perçai la tapisserie de ma chambre avec mon épée. Au même moment je me réveillai, et je me trouvai entouré de personnes effrayées qui, entendant du bruit, étaient accourues chez moi. Depuis lors, Durand couche dans mon appartement : sa surdité l'empêche de pénétrer aucun des secrets que je laisse échapper dans mon sommeil. Plusieurs fois il m'a sauvé des

grands dangers auxquels je m'exposais en me levant endormi. Oh ! mon ami ! les tourmens de ce cœur ne peuvent qu'être l'ouvrage des esprits infernaux qui veillent sans cesse pour inventer de nouvelles tortures. Mais en dépit d'eux j'avancerai. L'apparition du vieux Julien s'est renouvelée plusieurs fois, mais jamais aussi publiquement qu'au bal de la Duchesse. Je fus d'abord frappé d'étonnement; mais la réflexion fit naître en moi une idée consolante, et je suis persuadé à présent de ce dont j'avais douté jusqu'à ce moment, que c'est un stratagème de mes ennemis pour m'effrayer. Oui, Elmer, ces apparitions avaient toujours été si fugitives, que ma raison n'était pas assez forte pour me persuader que ce pouvait être l'ombre du vieux Julien, ou quelque fantôme visible à mon imagination malade. A présent que je suis assuré de son

existence, je découvrirai, je poursuivrai mon persécuteur ; mais la prudence doit guider toutes nos opérations, et j'ai absolument besoin de votre secours. Cette découverte est la première marche de cet édifice de gloire où vous devez vous placer avec Latimore. Oui, mon ami, à présent votre destinée et celle de Latimore sont unies, nous avons passé ensemble le Rubicon, et quand il faudrait arroser de sang le sentier que nous devons traverser, le sort en est jeté, marchons.

Cet espace de vingt années m'a paru un siècle, un million de siècles, car j'ai vu croître la gloire et le pouvoir de ce Derrington, tandis que la longue vie de mon père m'avait réduit à passer mes jours à former des projets que j'exécuterais quand je serais comte de Latimore. A présent je le suis. Je hais lord William, je voudrais l'anéantir. Je

ne respire que dans l'espérance d'atteindre à une gloire immortelle, et d'accomplir ma vengeance par la mort et l'infamie de celui dont la main m'a vaincu, de celui qui m'a privé du seul objet auquel mon ame s'était attachée, de celui qui possède le pouvoir pour lequel j'étais né, en un mot, de Derrington le premier ministre. Vous m'aiderez, Elmer, dans cette grande entreprise, je vous connais, je vous ai éprouvé: une chose seulement reste à corriger en vous, il faut vous défaire de ces notions du juste et de l'injuste qui vous ont été données par votre nourrice ou votre précepteur. Dans le peu que vous avez vu de la machine politique, vous avez dû être convaincu que le monde ne se conduit pas avec cette pureté de principes, comme voudraient le faire croire les prêtres, et les livres des moralistes. La sagesse est le pou-

voir, dit sagement Bacon ; et le pouvoir, Monsieur, est la vertu pour la postérité : alors que devons-nous faire ? Saisir les rênes, employer tous nos moyens pour les retenir jusqu'à notre dernier soupir, où une réputation brillante immortalisera notre mémoire. Il faut y réussir, ou mourir martyrs de nos glorieux efforts.

CHAPITRE II.

Un Dîner et un Concert.

PARMI les arrangemens de la semaine de la brillante société, le Morning-post avait annoncé pour le jour qui suivit celui du dernier entretien du Comte avec Elmer :

Grand dîné chez le comte Latimore. — Concert le soir chez ladys Julia et Amélia.

Le concert se donnait en l'honneur du mariage du Colonel qui, avec sa nouvelle épouse et ses amis du Dorsets-hire, était venu passer quelque tems à l'hôtel Latimore.

Le dîné avait un objet politique

relatif à des changemens dans le ministère, que l'arrivée du comte Latimore avait occasionnés.

A ce dîné se trouvaient lord William alors premier ministre, le duc de Derrington son frère, qui présidait le conseil, et son fils le marquis de Leverton; un lord lieutenant du comté de ....., colonel d'un régiment de cavalerie; le lord de la Trésorerie, les secrétaires d'état, la plupart des membres de l'administration avec plusieurs des membres du parlement qui les soutenaient; cinq ou six de ceux de l'opposition, tous les hommes de la famille de Latimore, et M. Elmer que le Comte produisait pour la première fois.

Avant qu'Elmer entrât dans cette nouvelle carrière, le Comte avait cru qu'il était nécessaire de l'initier dans les secrets de la politique, et sur-tout

de lui recommander quelques précautions essentielles. — La réserve, lui dit-il, est la seule forteresse où un homme public puisse être en sûreté dans des occasions semblables à celle-ci. S'il en sort, il tombe dans quelque piége. Ne vous écartez jamais de cette réserve qui seule est la sauve-garde d'un homme d'état. Vous verrez aujourd'hui lord William Derrington; la haine que je lui porte vous est connue, et vous pourrez observer à quel point je serai maître de moi en le recevant. Ne le perdez pas de vue, ne laissez pas échapper une de ses paroles, un de ses regards. Cependant; prenez garde d'avoir l'apparence de la réserve..... Ne soyez pas comme le duc de Silentia, dont la taciturnité est aussi absurde que le bavardage de Will Martial. L'un, en ne disant jamais rien de décisif sur aucun sujet, passe

pour stupide, tandis que l'autre, en laissant paraître tous ses sentimens, est célèbre par ses indiscrétions. Evitez aussi le défaut d'un ex-ministre qui était connu par son indifférence orgueilleuse pour l'opinion des autres ; car il n'y a pas de mortification pareille à celle de voir qu'on regarde ce que vous dites comme frivole ou peu intéressant.

Le dîné fut superbe : il réunissait le goût et la magnificence ; les vins les plus précieux étaient servis dans des vases d'or du travail le plus parfait, et quoique le voile de la nuit fût étendu sur la nature, la lumière vacillante des bougies imitait l'éclat du jour, et l'air embaumé exhalait les plus doux parfums.

Combien de malheureux sans asile, et presque sans vêtement, erraient dans ce moment même dans les rues glacées

de Londres pour obtenir de la charité un morceau de pain qui pût appaiser la faim qui les tourmentait, tandis que les enfans du luxe et du pouvoir, fatigués de leurs excès s'étendaient mollement sur des coussins d'or et de soie!

Mais, quoique l'opulence puisse donner aux ombres de la nuit l'éclat du jour, élever des palais où règne perpétuellement la douce température du printems, et prévenir tous les besoins de la nature; ni le pouvoir, ni les richesses ne peuvent préserver le cœur de l'homme des peines intérieures qui le dévorent. Lord Latimore est un exemple frappant de cette grande vérité; il venait d'être nommé secrétaire d'état; il disposait du pouvoir, de la fortune, des honneurs. Les chefs des familles les plus illustres étaient assis à la table dont il faisait les

honneurs, et lui rendaient hommage; c'était l'idole du moment et l'objet de l'admiration et de l'envie. Et cependant le sort d'un malheureux sans asile, exposé à l'inclémence des saisons, était préférable au sien; un peu de nourriture et une retraite suffisaient pour combler les souhaits de l'indigent, tandis que cet astre éblouissant roulait perpétuellement sur un axe de douleur.

Cette scène nouvelle offrait beaucoup d'intérêt à l'esprit observateur d'Elmer; rien n'échappait à ses regards pénétrans ou à son oreille attentive. Lord William Derrington attirait sur-tout la plus grande partie de son attention; sa physionomie avait un attrait irrésistible pour lui, et l'idée que son protecteur était l'ennemi déclaré d'un homme dont les traits peignaient la bienveillance, lui arracha un soupir. Il était assis auprès de lui, et il obser-

vait une sorte de mélancolie qui était empreinte dans ses regards.

La conversation roula sur des objets indifférens jusqu'au moment où on allait quitter la table. Le Colonel attira alors l'attention générale en racontant l'histoire d'un enlèvement qui avait conduit à un mariage forcé, et fini par un divorce. Il y avait dans ce récit des circonstances qui rappelaient la fuite d'Olivia. Elmer dirigeait ses regards alternativement sur le comte Latimore et sur lord Derrington pour voir l'effet que cette histoire faisait sur eux. Le premier avala avec avidité un verre de vin de Bordeaux; sa physionomie devint sombre; il se leva brusquement de table. Lord William laissa tomber une pêche qu'il tenait dans sa main, tira son mouchoir et détourna la tête.

Bientôt après toute la société

passa dans le salon où étaient réunies toutes les dames invitées pour le concert.

Ladys Julia et Amélia en faisaient les honneurs ; les hommes se mêlèrent dans les groupes des femmes, et à la magnificence d'un grand dîné succéda une soirée où se trouvait réunis l'élégance du goût, le brillant de l'esprit et la séduction de la beauté.

Mais de tous ces groupes, formés de femmes charmantes, aucun n'attirait autant l'attention que celui où se trouvaient la duchesse de Derrington, lady Mary sa fille, Julia, Amélia et Océana.

Le Capitaine s'était assis auprès de celle-ci et faisait tous ses efforts pour l'amuser, lorsque lady Lustre vint en sautillant vers la duchesse de Derrington avec un papier dans sa main : O ma chère Duchesse ! dit-elle, j'ai une

immense faveur à vous demander. Vous ignorez de quoi il est question, mais je suis sûre que votre Grace voudra bien m'obliger. Vous savez que j'ai été présentée aux ladys Amélia et Julia Latimore, mais je n'ai pas la présomption de demander une aussi grande faveur, moi-même.... Si votre Grace voulait intercéder pour moi !

— Je vous prie, Milady, point de scrupules inutiles ; voilà ces dames, faites votre demande sans cérémonie.

Lady Julia s'inclina, et, avec un léger persifflage, la pria de lui faire connaître de quelle nature était *cette immense faveur*, cette si *extrêmement grande faveur* qu'elle tremblait d'avoir *l'immense mortification* d'être dans l'impossibilité de lui accorder.

— Oh non ! c'est parfaitement en votre pouvoir. Ma patience a été terriblement éprouvée pendant quelques jours

que j'ai passés chez une de mes parentes, une vieille douairière immensément riche, qui demeure au milieu des bruyères d'Hampstead. J'ai été forcée de rajuster un vieux piano pour amuser la vieille dame qui m'a payé de ma complaisance par des accès de toux assomans, mais point dangereux.

— Vous dites qu'ils n'étaient pas dangereux, dit lady Amélia.

— Oh non, non ! reprit sa Seigneurie, mais laissez-moi achever : la providence a eu pitié de ma malheureuse position, en m'envoyant un agréable et élégant jeune homme qui vint visiter la vieille dame. Il a été vingt ans sur le continent, et il n'avait pas vu ma tante depuis son départ.

— Quoi ! s'écria la vive Amélia, il y a vingt ans que cet élégant jeune homme.....

— Elégant, je vous assure, s'il n'est pas jeune, répondit sa Seigneurie; mais jeune ou vieux, il est bon poète et musicien admirable; j'ai une romance de sa composition qu'avec la permission de votre Seigneurie, je vous présenterai ce soir. Miss Abroms l'a chantée, et elle est délicieusement pathétique. Je veux la faire graver avec ce titre : *Romance dont les paroles sont de lady Lustre, la mélodie de la composition d'un amateur distingué, et l'harmonie du docteur Arnold.* Permettez à miss Abroms de la chanter ce soir, alors tout le monde mourra d'envie d'en avoir une copie; je la ferai graver le plutôt possible, on la contrefera comme les billets d'invitation de la duchesse de Derrington, et si cela n'est pas, je la ferai contrefaire moi-même pour la mettre à la mode.

Lady Julia, avec autant de gravité que cela lui fut possible, l'assura que cette *immense faveur* lui serait accordée, et lady Lustre la quitta pour satisfaire sa petite vanité, en disant à tout le monde qu'on allait entendre une romance de sa composition dont la musique était divine.

A un signal donné toute la société passa dans la salle du concert; elle était ornée de la manière la plus élégante, et on y avait réuni les premiers talens. Le concert commença par une symphonie délicieuse ; on exécuta ensuite un air composé pour cette fête par Bianchi. La grace y était unie à l'expression, et la manière dont il fut chanté par Banti, excita un enthousiasme universel.

Océana qui entendait parfaitement l'italien, et qui était passionnée pour la musique, écoutait avec une attention

qui fut remarquée de ceux qui étaient auprès d'elle. Insensiblement le plaisir qu'elle éprouvait devint une sorte de ravissement. C'était pour la première fois qu'elle entendait Banti.

A la fin de l'air, un gentilhomme qui avait fixé Océana pendant tout le tems qu'il avait duré, lui dit :

— Je vois, Madame, que vous aimez réellement la musique, et je m'aperçois que la belle simplicité des paroles n'est pas perdue pour vous; je suis sûr que vous comprenez l'italien. Océana ne répondit pas immédiatement à cette question, elle lui avait été faite avec une expression de franchise qui ne ressemblait point à la formalité offensante que la mode autorise parmi les gens du bon ton. L'étranger qui lui parlait n'était pas très-jeune; il la regardait respectueusement sans se servir d'une lorgnette. Son maintien

était si noble et si doux, qu'Océana sentit le desir de mériter son suffrage, et réfléchit un instant avant de lui répondre.

— Il est vrai, Monsieur, que j'ai eu ce soir une raison de plus de m'applaudir d'avoir appris cette langue.

— J'en suis persuadé, lui dit l'étranger en italien. Pardonnez la liberté que je prends, mais vous ressemblez tellement à une amie que j'ai perdue et qui me sera toujours chère, que je ne puis m'empêcher de vous faire encore une question..... : avez-vous été en Italie?

— Jamais, lui répliqua Océana dans la même langue.

— Et vos parens sont-ils Italiens?

— Non, Monsieur, ils s'honorent d'être Anglais.

— Vivent-ils encore?

— Vous me rappelez le seul chagrin

que j'aie jamais éprouvé, la perte de la meilleure des mères.

— Mais vous avez encore votre père?

— Oh oui! répondit Océana avec une émotion qui exprimait à la fois la reconnaissence et l'affection.

— Heureux père! s'écria l'étranger avec un profond soupir, et détournant la tête, il essuyait une larme qui tombait sur sa joue. Il s'assit devant Océana et à côté de lady Mary Derrington qui, voyant son mouchoir sur ses yeux, dit à Océana avec vivacité : dites-moi, je vous prie, miss Melville, qu'avez-vous donc dit à mon oncle?

— Votre oncle..... ! j'ai causé avec le premier ministre sans savoir que j'avais cet honneur.

— Je crois, dit lady Mary, que mon oncle ne vous connaissait pas davantage.

— Quelle est cette jeune et intéres-

sante personne, dit tout bas lord William à sa nièce?

— Comme vous me semblez ému! mon oncle, répliqua la jeune Mary, j'ai envie de ne pas vous le dire, mais ne prenez donc pas l'air fâché; vous saurez que c'est miss Melville.

— Bien, bien, mon enfant, mais ne plaisantez pas, je parle sérieusement: quelle est cette miss Melville?

— J'avoue, mon cher oncle, que je ne pourrais pas positivement vous le dire, mais lady Julia Latimore vous contera toute son histoire, ce sont des amies inséparables. Miss Melville est venue la voir; elle habite ordinairement je ne sais quel coin de l'isle..... que j'ai oublié; on l'admire beaucoup et on la flatte encore davantage..... je ne sais réellement pas pourquoi.

Pendant ce discours où paraissait toute la légéreté de lady Mary, lord

William murmurait tout bas... — Latimore..... dans un coin de l'isle..... et fixant ses yeux sur Océana...! Oui, cela doit être ainsi.... scélérat.... infame scélérat! — En prononçant cette exclamation il se leva et alla dans une autre partie du salon.

On exécuta alors une symphonie d'Haydn.

Océana ne pouvait écouter, ses yeux suivirent lord William Derrington jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans la foule. Que veut-il dire? pensait-elle; à qui peuvent s'adresser ces mots de scélérat? Une suite de pensées s'empara de son esprit jusqu'à ce que la voix de lady Lustre vînt la tirer de ses réflexions.

— Oh! ma chère, je suis dans une agitation! ma romance est la première qui va être chantée. J'ai dit à tout le monde qu'elle était de moi, et cet

original qui me l'a donnée chez ma tante, est ici dans ce salon ; il est si singulièrement enveloppé qu'il paraît plus vieux de cinquante ans. Regardez-le, il parle à lord William Derrington; je l'ai reconnu à sa voix, et je vous assure que c'est un espion ou un ambassadeur qui est ici incognito. Réellement, je crois qu'ils forment quelque complot contre lord Latimore et vous.

— Lord Latimore et moi ! s'écria Océana extrémement embarrassée.

— Oui, ma chère, ils disent que vous êtes.... je ne sais qui.... que lord Latimore vous tient en secret dans un coin de l'isle..... mais je n'ai entendu que la moitié de leur phrase; voilà néanmoins la fin de leur conversation..... Cet homme a dit : cette romance réveillera sa conscience ; fixez les yeux sur lui et vous verrez les

preuves de son crime. Mais comment êtes-vous parvenu à la faire chanter ici même, dit lord William ? Je l'ai donnée à lady Lustre, répliqua l'autre, et j'étais sûr que cela serait. -- A présent, ma chère miss Melville, si cet homme réclame sa romance après que je l'aurai fait imprimer comme de moi, que deviendrai-je !

— Oh ! ne craignez rien, dit Océana, les inventions ne vous manqueront jamais dans le besoin, mais dites-moi, en avez vous une copie ?

Au lieu de répondre à la question qu'on lui faisait, ce qui arrivait très-rarement à lady Lustre, sa Seigneurie s'écria : — bon Dieu ! miss Melville, remarquez comme cet homme nous regarde, je veux dire vous ; il semble que vous lui inspiriez le plus grand intérêt, peut-être est-ce un de vos parens ?

—Je ne l'avais jamais vu, reprit Océana, et je suis persuadée qu'il ne peut pas me connaître. — Mais remarquez donc avec quel air de surprise ils vous observent, comme ils se parlent tout bas en vous regardant ; sûrement, ma chère, il y a là quelque secret important, je vais aller près d'eux et écouter.

La curiosité de lady Lustre ne fut pas satisfaite, car son fidèle berger Charles Scavenye entra dans le moment, et l'ayant aperçue, il insista pour la conduire sur un sopha à l'autre extrémité du salon.

A peine s'était-elle éloignée que la personne de qui elle voulait parler, s'approcha avec lord William ; ils étaient si prés d'Océana, qu'il lui fut facile d'entendre une partie de leur conversation.

Aussitôt que l'ouverture fut finie, on annonça la romance de lady Lustre,

observez-le à présent, dit l'inconnu à lord William qui s'appuyait sur son bras. Tous deux avaient les yeux fixés sur Latimore, qui se trouvait alors absolument vis-à-vis d'eux.

Le Comte causait avec Elmer et le marquis de Leverton : la mélodie touchante de la musique attira l'attention générale. Les regards du comte s'arrêtèrent sur miss Abrams qui chanta, avec l'expression la plus touchante, cette romance qui, sous le masque de la fiction, peignait les malheurs d'Olivia et le meurtre de Mortimer.

Toute l'assemblée écoutait avec ravissement, mais Océana était tout entière à la conversation de lord William avec l'étranger; et, d'après leurs remarques, ses regards se fixèrent sur Latimore, qui était dans la plus violente agitation. Aussitôt que la romance

fut finie, il prit le bras d'Elmer et sortit du salon.

— Il l'a senti, il l'a senti, dit l'étranger à lord William, il nous reste encore de l'espérance. Laissez agir le tems et moi-même, j'ai un stratagême qui ne peut manquer, venez, venez.

Lord William fixa tendrement Océana, ses regards semblaient la quitter à regret; ne puis-je pas lui dire adieu! dit-il à l'étranger.

— Vous ne devez pas laisser échapper un mot à présent, venez Milord, venez, — et il l'entraîna d'un autre côté.

Océana immobile d'étonnement, ne s'apercevait pas qu'elle était l'objet de l'admiration de deux merveilleux qui avaient leurs lorgnettes braquées sur elle; lord William les fit remarquer à son ami.

— Non, sir George, Vénus n'est pas plus belle, dit l'un d'eux, d'un ton

assez haut pour la rappeler à elle-même.

— C'est un ange, répliqua l'autre, quel malheur qu'elle soit si pauvre! elle n'a rien, m'a-t-on dit.

— Oh! tant mieux répliqua l'autre; mais comment diable être présenté à elle? Ah! voilà sa protectrice, la Duchesse elle-même.

La Duchesse glissa auprès de ces merveilleux. Votre Grace, votre Grace!... crièrent-ils en vain. La Duchesse, sans les écouter, fit signe à Océana de venir avec elle, et sortit du salon. Océana la suivait, lorsque sir George lui offrit la main; elle la refusa, sir George insista.

— Vous êtes importun, dit lord William.

— Et vous bien officieux, Milord.

— Mon dieu, épargnez-vous cette peine, dit Océana en traversant la

foule, suivie de sir George, son ami, lord William et l'étranger.

— Lord William a-t-il quelque droit pour.....

Ce que sir George allait ajouter aurait pu causer une querelle, lorsqu'heureusement le capitaine Melville parut.

— Mon père! s'écria Océana en s'élançant vers lui, dans un transport de joie; elle prit son bras avec vivacité, et sortit de la chambre.

— Son père...! mystère impénétrable! sécria lord William, et il s'éloigna avec son ami.

— Son père! *mystère impénétrable!* répéta sir George, et il se perdit dans la foule.

CHAPITRE III.

La lettre où Océana avait raconté au capitaine Melville la scène de la bibliothèque, l'avait engagé à venir à Londres. Les expressions échappées alors au Comte, relatives à Olivia et à Mortimer, l'avaient convaincu qu'il était son père, ou au moins qu'il le connaissait. Dès le premier instant, son ame généreuse, animée par le desir de rendre ses parens à sa fille adoptive, l'avait décidé à écrire à lord Latimore les particularités de son histoire. Mais son ami, le prudent Hanbury, qui était alors auprès de lui, lui conseilla de suivre une marche plus réfléchie.

— Attendez les premières lettres

d'Océana, lui dit-il; surement il y aura quelques circonstances qui éclairciront ce mystère; et quand vous admettriez que cette Olivia et ce Mortimer sont les mêmes que ceux que vous imaginez, serait-ce une raison de vous réjouir? Il a déclaré dans son sommeil qu'il avait tué Mortimer; et alors il serait heureux pour Océana, d'ignorer qu'elle est dans la maison du meurtrier de son père. Après tout, ajouta Hanbury, peut-être ce n'est qu'une erreur produite par une ressemblance de nom, comme cela arrive souvent dans la vie.

Le Capitaine suivit le conseil de son ami. Il reçut plusieurs lettres d'Océana; mais d'après la promesse qu'elle avait faite à lord Latimore, il ne fut plus question de l'aventure de la bibliothèque. Cependant la ressemblance du nom occupait sans cesse

l'imagination du capitaine, et il se décida à aller à Londres pour *sonder l'abyme*, selon son expression. Hanbury l'engaga à ne pas dire à Océana l'objet de son voyage : il serait cruel, lui disait-il, d'ôter à votre enfant une douce illusion, qui fait le bonheur de son ame sensible ; à moins que vous ne puissiez la remplacer par une réalité.

— C'est vrai ! c'est vrai, s'écria le Capitaine, rapportez-vous en à ma discrétion et à mon amitié pour elle ; je ne donnerai rien au hasard.

Telles étaient les dispositions du capitaine, lorsqu'il rencontra sa fille adoptive, dans la salle du concert.

Océana éprouva la joie la plus vive en apercevant son père ; elle le conduisait à son cabinet de toilette, lorsqu'en traversant le salon, elle trouva la Duchesse qui retournait dans la salle du concert.

— Quel pouvoir magique vous a retenue, chère enfant, après que je vous ai fait signe de me suivre?

— Un attrait plus puissant encore que la faveur de votre Grace, le retour inattendu d'un père chéri! Permettez-moi de présenter le capitaine Melville à votre Grace.

— Ah! à propos, très-à propos! Vous êtes le capitaine Melville, Monsieur? je vous félicite d'être le possesseur d'un trésor plus précieux que celui du vieux Jepthé, juge d'Israël, qui, comme vous savez, était père d'une fille charmante. Votre fille est la plus belle parmi les belles, et vous arrivez précisément pour l'aider à se décider, savoir si elle acceptera la moitié d'une mitre avec la main d'un évêque, ou le titre de vicomtesse, ou bien si elle préférera les trésors de M. Charles Scaveney qui ont plus de poids qu'un évêque ou un vicomte.

— Oh ! Je supplie votre Grace d'épargner mon père.

— Aimable innocente, combien j'envie votre rougeur, charmante novice ? Mais ne me regardez donc pas comme cela, car je vous jure que je vous dis la vérité. Je vous ai fait signe de venir avec moi, je voulais vous garder jusqu'à demain soir ; pendant ce tems, je me serais informée de la volonté et des dispositions de votre seigneurie, à l'égard des esclaves de vos charmes, dont j'ai l'honneur d'être dans ce moment l'interprète. Nous vous soumettrons ensuite le traité, Monsieur, et nous prendrons jour pour le ratifier.

Océana allait répondre.

— Point d'objection, dit sa Grace, en mettant son éventail sur la bouche d'Océana. Je sais parfaitement tout ce que vous allez dire. — Mon père vient

de bien loin, à peine ai-je eu le tems de lui parler. Je ne l'ai pas présenté aux ladys Julia et Amélia Latimore; que pensera-t-il de son ingrate fille, si elle le quitte au moment où il vient pour l'embrasser!—Tout cela n'est bon qu'à vous faire perdre votre tems; et ce qui est pis encore, à mettre ma patience à l'épreuve; je vais tout arranger dans un instant. Le capitaine a fait deux cents milles pour embrasser sa fille, et son attente ne sera point trompée. Je vous donne une minute, Monsieur, pour l'embrasser, mais pas une seconde de plus. Ensuite, comme vous venez de faire deux cents milles dans une voiture qui, je pense, n'est pas aussi douce qu'un ballon, je puis aisément conjecturer que vous êtes fatigué. Alors je vous engage à prendre du repos; ainsi, adieu, bonne nuit! mon cher Capitaine. Qu'on ap-

pelle mes gens, venez chère miss Melville.

Quoiqu'Océana ne fût point un miracle de perfection, elle avait beaucoup de sensibilité et de raison, et elle n'hésita pas à suivre l'impulsion que lui donnait son affection pour son père.

— Votre Grace voudra bien m'excuser, dit-elle, d'un ton décidé, en retenant la main du Capitaine.

—Vous excuser! répéta la Duchesse, avec le ton de la surprise : cet homme est-il un tyran? Capitaine Melville, avez vous l'habitude de vous servir de ces mots odieux, *il faut*, *je veux*, *il ne faut pas?*

— Je n'ai jamais eu occasion de les employer, dit le capitaine avec vivacité, en prenant la main d'Océana; mais si elle persite à refuser d'accompagner la duchesse Derrington, pour

demeurer en tête-à-tête avec un vieillard tel que moi, alors je serai forcé de dire, *il ne faut pas*, et je retourne immédiatement à mon hôtel. Je desirais voir et embrasser ma chère enfant ce soir, et demain matin je répondrai à toutes les questions que je lis dans ses regards impatiens.

— Vous êtes un homme délicieux, capitaine Melville, reprit sa Grace, et d'après cela vous aurez le privilége de venir à ma toilette, demain aussi matin que vous voudrez, je vous promets que vous y trouverez votre fille... Mais qu'y a-t-il de nouveau?

Un domestique s'approcha d'Océana et lui dit : —lord William fait ses complimens à Miss Melville, et lui demande la faveur de cinq minutes d'entretien dans la bibliothèque.

— Mes complimens à Milord, dit sa

Grace, miss Melville va monter dans ma voiture, et se fera un honneur de recevoir sa Seigneurie à l'hôtel de Derrington. Capitaine Melville pouvons nous vous conduire?

Avant que le Capitaine eût le tems de répondre, et qu'Océana fût revenue de la surprise que lui causaient la demande de lord William et la réponse aisée de la Duchesse, une autre porte s'ouvrit, et Elmer entra. — Miss Melville, dit-il, en s'adressant à Océana, lord Latimore vous prie de lui accorder un instant d'entretien dans la bibliothéque, il va s'y rendre immédiatement.

— Eh mais! Océana, s'écria la Duchesse, c'est absolument une scène de comédie. Comment cela finira-t-il?

Océana changea de couleur en écoutant Elmer, dans la crainte de se trouver seule avec le Comte.

Le Capitaine s'en aperçut. Vous accompagnerai-je, ma chère enfant, lui dit-il?

— Oh! non, non, répliqua-t-elle, mais ne vous en allez pas jusqu'à ce que je vous revoie.... je vous....

— Je vois votre inquiétude, ma chère, dit la Duchesse. Allez, allez trouver cet homme mystérieux. Capitaine Melville, donnez-moi votre bras, je vais vous présenter à Julia et à Amélia, et à tous vos gendres futurs quels qu'ils soient. Elmer, je vous prie de me conduire à la salle du concert, et de dire à mes gens d'attendre encore pendant une heure.

— La tremblante Océana se rendit à la bibliothéque. Le domestique n'avait pas encore rendu la réponse de la Duchesse à lord Derrington, il attendait dans la bibliothéque; lorsqu'il la vit entrer, il se leva et s'avança vers elle....

— Cette complaisance aimable, Madame, mérite toute ma reconnaissance : je desirais vous faire plusieurs questions, non par un simple esprit de curiosité, mais par un des motifs qui, si je pouvais vous les faire connaître, seraient certainement mon excuse.

— Milord, je....

— Pardonnez-moi de vous interrompre, mais je crains qu'on ne me voie en conversation particulière avec vous. Voulez-vous m'accorder une demi-heure, demain matin, chez la Duchesse ma belle-sœur? Mes motifs, je vous le répéte, doivent justifier ma demande; mais pour tout au monde je ne voudrais pas, dans ce moment, que lord Latimore sût que j'ai eu un entretien particulier avec vous.

— Dans ce moment la porte s'ouvrit, et lord Latimore, qui avait entendu les derniers mots de lord William, parut.

— Derrington! — Latimore ! s'écrièrent-ils tous deux! Le Comte demeura immobile; mais le feu de la colère étincelait dans ses regards qu'il portait alternativement sur Océana et lord William : il fut persuadé dans le moment qu'il se formait une conspiration contre lui. Océana qui ignorait la cause de l'émotion que tous les deux éprouvaient, demeura dans le plus grand étonnement.

— Vous paraissez surpris, dit enfin lord William.

— Et ne dois-je pas l'être ? répondit le Comte : est-il ordinaire de rencontrer des ennemis et des espions dans sa propre maison? J'avoue ma surprise : depuis long-tems rivaux, j'attendais une plus noble guerre que celle-ci ; c'est un si pauvre moyen, une si basse ressource, que de séduire la compagne de jeunes dames de distinction, pour pénétrer dans les secrets d'une famille!

L'étonnement de lord William s'accrut encore; il pensa qu'Océana l'avait joué, ou du moins qu'elle s'était concertée avec le Comte pour être surprise.

— Comprenez-vous ce que dit le comte Latimore, miss Melville, dit-il, en se tournant vers la tremblante Océana? si miss Melville est réellement votre nom, ajouta-t-il, en jetant un regard de mépris sur le Comte.

— Parfaitement joué! reprit le comte d'un air méprisant; mais la ruse est trop grossière, ces mots que j'ai entendus: *Mais pour tout au monde je ne voudrais pas que lord Latimore sût que j'ai eu un entretien particulier avec vous*.... Ai-je rêvé ces mots, miss Melville, *si Melville est réellement votre nom, ou si lord William parle dans son sommeil?*

— Jusqu'ici, dit lord William, je

n'avais pas mis l'hypocrisie au nombre des crimes de Latimore, mais je m'aperçois qu'il sait aussi bien l'enseigner qu'en faire usage. Pauvre infortunée ! continua lord William, en fixant Océana, j'esperais que les vertus et la simplicité dont vos traits offrent l'image, étaient l'emblême des qualités de votre ame, et que je pourrais obtenir quelqu'éclaircissement de votre franchise. Il est pénible pour moi de m'être trompé! Cependant j'ai pitié de vous, je vous aime à cause de votre ressemblance avec une femme dont les perfections firent tout mon bonheur. Pourquoi s'est-elle soustraite à mes justes reproches ? Oh Latimore ! destructeur de toute ma félicité, où est celle qui m'a trompé, et que cependant j'aime encore? Vous emploirez en vain toute votre éloquence pour me persuader que vous ignorez sa destinée ; lorsque je retrouve chez vous

une aussi parfaite copie, je ne puis douter que l'original n'ait été en votre pouvoir.

Océana, dont rien ne pouvait égaler la surprise, essaya plusieurs fois de parler.

— Non, non, lui dit lord William, épargnez-vous une inutile apologie. Je vois votre situation. La dépendance où vous êtes de lord Latimore en est la plus forte preuve, vous agissez d'après ses instructions, quoique probablement, malheureuse enfant! vous soyez aussi ignorante de sa destinée que moi-même.

— De quelle destinée? Milord, écoutez-moi je vous en conjure. De qui voulez-vous parler?

— De qui je veux parler; oh! mon enfant, vous me désespérez, si en effet vous êtes aussi ignorante que vous paraissez l'être... Interrogez-le : lui seul peut

vous faire connaître la destinée de la coupable Olivia.

Lord Latimore tressaillit ; l'agitation et l'étonnement d'Océana ne faisaient qu'augmenter. Lord William jetant un regard terrible sur le Comte, sortit de la bibliothéque.

— Homme faible et insensé ! s'écria Latimore. Et vous Madame, ajouta-t-il, en se tournant vers Océana ; que dois-je penser ? Qui êtes vous ? Vous qui à chaque moment excitez mes soupçons, et qui vous enveloppez toujours de plus en plus dans les voiles du mystère ! Allez-vous encore m'assurer de votre innocence ? Allez-vous me braver en croyant pouvoir abuser de l'ascendant que vous pensez que la connaissance de ma secrète maladie vous a donné sur moi ? Quelle injure vous a fait Latimore, pour que vous vous liguiez avec ses persécuteurs, et que vous accumuliez sans cesse sur

sa tête tous les tourmens des réprouvés?

— Milord, reprit Océana avec dignité, mais cependant d'une voix tremblante; je ne sais comment vous répondre. Le traitement que vous faites éprouver à une femme qui est dans votre maison, sous votre protection, est étrange; je ne puis l'attribuer qu'aux chagrins que ressent votre cœur, et dont la violence dérange pour un instant les facultés de votre esprit. Dans cette supposition, je m'abstiens de tout reproche, et je vous plains de toute mon ame.

— Vous me plaignez! Par toutes les puissances du ciel, ce ne peut être le langage de l'hypocrisie.....! Si je pouvais le croire..... Mais comment me laisser tromper encore, après avoir entendu moi-même que vous étiez convenus d'un rendez-vous secret.

— La demande de lord William vous

fait croire que j'ai violé le serment que je vous ai fait ; mais, Milord, quoique la promesse de vous garder le secret m'ait été arrachée par des circonstances qui ne me laissaient pas la liberté de choisir, et que d'après cela je ne croie pas qu'elle m'impose une obligation morale, je vous déclare que je m'y suis conformée aussi scrupuleusement que si je l'avais juré volontairement devant l'autel de l'Etre tout-puissant, qui est témoin de la vérité de mes paroles.

Le Comte fut affecté, des larmes mouillèrent sa paupière.

— Oh ! dit-il, voilà le langage de l'innocence, l'expression de la pureté du cœur. Je n'ose....., je ne puis douter de la vérité de cette déclaration..... Mais qui a conduit ici lord William....? qui a pu l'engager à vous demander un entretien secret ?

— C'est sans doute, Milord, pour m'inviter à aller chez la Duchesse qu'il est venu ici. Mais je ne puis conjecturer quels motifs lui font desirer cette entrevue avec moi, qui jusqu'à ce moment ne lui avais pas dit un mot, qui même ne me rappèle pas de l'avoir jamais vu. — Cela est étrange, dit lord Latimore; il s'arrêta et parut réfléchir..... Mais vous ne m'avez pas trahi, miss Melville. Vous ne vous êtes pas liguée avec mon plus cruel ennemi.....? Je vous demande pardon. J'avais appris de mon secrétaire que la romance de lady Lustre lui venait d'un étranger qui paraissait être l'ami de lord William. Cette romance était faite pour torturer mon ame..... Elmer m'a informé aussi que, pendant le concert, cette lady Lustre a eu une longue conversation avec vous; que lord William et l'étranger ne cessèrent

pas de vous fixer..... De là, de violens soupçons se sont élevés dans mon esprit ; je desirais vous voir pour vous exposer mes craintes, et avoir une explication franche avec vous. Jugez de mon étonnement, lorsque j'ai entendu lord William vous demander un entretien secret ! Mes soupçons se sont changés à l'instant en certitude, et son ignorance affectée de votre véritable nom, la ressemblance qu'il trouvait dans vos traits avec ceux de..... ; toute cette apparente hypocrisie ajouta à ma conviction que vous étiez l'instrument de la haine contre la fortune et la réputation de Latimore. Vos discours, l'expression de votre physionomie m'ont absolument détrompé ; et à présent je trouve moi-même dans vos traits cette ressemblance avec Olivia qui a frappé lord William. — Avec Olivia, dites-vous ? Pardonnez ma curiosité ;

puis je vous demander quelle était cette Olivia à qui vous trouvez que je ressemble? Mais peut-être je vous afflige, permettez-moi de me retirer.

—Jeune et charmante créature, reprit le Comte, combien je vous ai fait tort par mes soupçons! Non, ne me quittez pas, votre bienveillance a un charme pour moi que je ne puis vous exprimer.... Pour cette fois, je vais répondre à vos questions sur Olivia : elle était Italienne....., d'un rang élevé, et d'une beauté parfaite; son esprit avait toutes les qualités qui peuvent captiver l'admiration. Elle fut aimée de lord Derrington; elle le fut de moi-même, et cet amour a été une source de peines pour tous les deux : il a rendu lord William malheureux; mais, sur moi, grand Dieu! il a réuni tous les tourmens qui peuvent faire le supplice des mortels, un feu dévorant me con-

sume; toutes les tortures que l'imagination peut concevoir, ne sont rien en comparaison de ce que je souffre au milieu de l'éclat et de la puissance. Il a détruit mes forces, anéanti les facultés de mon ame, changé mes espérances de bonheur en vaines illusions, étendu un voile sombre sur toutes les beautés de la nature qui ne m'offrent plus qu'un vaste champ de désolation. Ce bras qui devait commander au monde, est réduit à la faiblesse de l'enfance. Tous mes projets sont déjoués, toutes mes espérances trompées, le repentir et l'horreur me poursuivent, les fantômes de la crainte marchent devant moi, et lorsque la nuit étend ses voiles, suis-je plus heureux....? Non, non, non, la nature n'est plus bienfaisante, le sommeil n'a plus de douceurs pour ce cœur déchiré; je vois sous ces lambris

dorés des furies qui sourient aux tourmens de leur victime; ces brillantes draperies me semblent plus terribles que les murs des cachots de l'inquisition où de hideux fantômes étaient tracés en traits de flamme. Ma couche est hérissée de pointes d'acier, et si un moment le sommeil vient m'arracher à tant d'horreurs, je deviens encore la proie de ces démons chargés de me persécuter : tu m'apparais, Olivia, avec tous tes charmes; mais bientôt la scène change, et tous les maux qui assaillent à la fois le malheureux Latimore s'offrent à lui sous l'apparence de Derrington et de Mortimer; je saisis mon épée, je frappe une seconde fois le traître qui.....

Alors il s'arrêta brusquement, fixa ses regards sur Océana, et essaya de sourire en portant la main sur son front.

— Je sens que je m'égare, lui dit-il, mais l'intérêt que peignent vos regards rappèle ma raison ; vous avez entendu les horreurs que j'ai décrites, jugez de l'impressiom qu'elles doivent faire sur moi-même pendant que je veille. Quel est le pouvoir de la raison pour résister aux sentimens du cœur? ce sont les vains efforts d'un nain dans les fers qui tente de lutter contre un géant armé.....! Le destin a encore voulu que vous vous trouviez à même de m'entendre dans ces momens où il m'est impossible de me commander à moi-même. C'est avec peine que je vois que j'ai effrayé une femme, surtout une femme aussi douce, aussi pure, et qu'elle a été dans le cas de me rappeller qu'elle était sous ma protection et dans ma propre maison. Mais il est encore une corde dans mon être que la plus légère touche

peut faire vibrer, et alors le désespoir s'emparera de moi à l'instant, et j'emploierai cette arme... Il est inutile que je dise comment.

En parlant ainsi, il tira de son sein un poignard.

Océana frémit.

— Cette corde, aucun être vivant n'a pu la toucher excepté vous ; mais si le moindre mot vous échappait qui pût indiquer le désordre de ma raison, rappelez-vous qui je suis, réfléchissez à la position où je me trouve, et ne vous étonnez pas de la détermination que j'ai prise, de cette détermination aussi ferme que la base de l'immuable vérité, de ne pas permettre que des millions d'hommes, qui regardent Latimore comme une divinité, puissent jamais soupçonner sa faiblesse. Après vous avoir fait connaître ma résolution, il me reste encore à ajouter.....:

méfiez-vous de Derrington, il y a un rapport singulier entre sa destinée et celle de Latimore. Votre séjour ici, la ressemblance de vos traits avec ceux d'Olivia, que je reconnais moi-même, ont excité sa curiosité. Si vous aimez la vie, évitez ses recherches, ne soyez pas un seul instant avec lui; il possède au suprême degré l'art de la séduction. Ce n'est point pour moi un rival méprisable, et pour vous il deviendrait l'être le plus dangereux. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit, miss Melville, c'est le destin et non ma volonté qui a forgé pour vous ces fers. Je regrète que des circonstances impérieuses me forcent de m'écarter de la délicatesse qu'exige votre sexe. Heureusement, cependant le destin n'a pas été aveugle dans le choix de sa victime, il a désigné une femme qui réunit aux graces de son

sexe une force qui ferait honneur à tous les hommes. Agissez, Madame, d'après ce que je viens de vous dire, et comptez sur la reconnaissance de Latimore.

Océana répondit le mieux qu'il lui fut possible, et après quelques observations sur la nécessité des précautions et l'importance du secret, ils se séparèrent. Le Comte écrivit à Derrington pour rectifier les idées qu'il avait conçues sur Océana, et elle alla rejoindre celui qu'elle regardait comme son père, avec le desir d'épancher tous ses secrets dans son sein, et de recevoir ses conseils; mais la compassion plutôt que la crainte l'arrêta. Elle avait pitié de l'état où était l'esprit du Comte, et elle craignait plus pour lui que pour elle-même, si elle ne se conformait pas à ses desirs.

CHAPITRE IV.

Plusieurs Lettres.

LORSQUE le capitaine Melville quitta sa retraite, son ami le bon M. Hanbury, et sa fille Emma, retournèrent au presbytère qui élait dans une ville voisine. En se séparant, ils convinrent de s'écrire souvent, et c'est de cette correspondance que nous avons tiré les lettres suivantes; elle peindront plus naturellement la suite des événemens, que ne pourrait le faire l'historien le plus fidèle.

Du capitaine Melville au respectable M. Hanbury.

« Après un voyage pénible, mon » cher Hanbury, j'ai eu la satisfaction

» d'embrasser l'enfant de mon adop-
» tion. Je suis arrivé un peu tard à l'hô-
» tel de Nerot, et après avoir déchargé
» la cargaison de ma voiture pour le
» fretage et le passage, je fis venir un
» fiacre qui me conduisit dans Berkley-
» Square. J'eus quelque peine à être
» reçu, il y avait eu un grand dîné,
» et il était suivi d'un concert. Les
» valets de chambre se tenaient à la
» porte, et recevaient les billets exac-
» tement, comme les portiers des
» salles de spectacle; je n'avais pas
» de billet, mais heureusement j'étais
» en uniforme, et je me présentai
» comme le père de miss Melville: je
» passai les barrières, et j'eus la li-
» berté de suivre la foule. J'errai quel-
» que tems de chambre en chambre,
» avant d'apercevoir mon Océana; en-
» fin je la vis qui sortait de l'appar-
» tement, et dans un transport de

» joie, elle s'élança dans mes bras.
» A peine avai-je eu le tems de l'em-
» brasser, que nous fûmes interrom-
» pus par la duchesse de Derrington,
» qui est toute vivacité, tout esprit;
» sa Grace emmenait ma chère fille
» en triomphe, lorsque milord Der-
» rington son beau frère lui fit dire
» qu'il desirait entretenir Océana dans
» la bibliothèque, pour une affaire
» particulière. Au même moment pa-
» rut un jeune homme d'une figure
» aimable, le Secrétaire du comte de
» Latimore qui l'avait chargé aussi
» de lui demander un moment d'en-
» tretien dans cette même bibliothè-
» que; tout cela me paraissait étrange,
» et vous pouvez penser que cette
» bibliothèque me rappela les courses
» nocturnes de cet homme mystérieux,
» qui est aussi bien connu, ce me
» semble, par ce titre, que par celui

» de son comté. Il y a plusieurs an-
» nées que nous avons eu quelques
» occasions de nous connaître, j'étais
» curieux de le voir, et j'offris à
» Océana de l'accompagner; elle re-
» fusa mon offre avec une émotion
» marquée, et sortit seule. Dans l'in-
» tervalle je retournai dans la salle
» du concert, avec la Duchesse, et
» j'eus le plaisir de trouver dans la-
» dys Julia et Amélia, les deux plus
» aimables personnes que j'aie connues,
» en exceptant mon Océana et votre
» Emma. Il y avait plusieurs Lords
» et Ladys, que je n'avais jamais vus;
» cependant au bout de trois mi-
» nutes nous fûmes anssi intimes
» que si nous avions fait ensemble le
» voyage de la vie. Je fus enchanté
» du jeune Latimore, il est franc,
» généreux et brave; et comment
» n'aurait-il pas ce caractère, il a été

» élevé à l'école de la marine de la » Grande-Bretagne. Une demi-heure » après, Océana nous rejoignit. Tout » en elle exprimait l'inquiétude; je » la tirai à part pour lui en demander la » cause. Le Comte, me dit-elle, est » un homme bien singulier, il est » soupçonneux, inquiet du moindre » regard, il y a tant de mystère dans » ses paroles, dans ses actions, que » son caractère est indéfinissable. Ah! » Monsieur, combien je suis malheu- » reuse de m'être trouvée dans cette » bibliothèque, lorsqu'il prononça in- » volontairement ces terribles paroles. » — Pourquoi donc ma chère fille? — » Parce que cette scène a excité toute » sa méfiance, qu'il veille sans cesse » mes moindres mouvemens, et me » poursuit de ses soupçons qui me » sont insupportables.

— » Sait-il que vous l'avez entendu?

— » Monsieur... répliqua-t-elle en » rougissant.

— » Ma chère Océana, vous éludez » ma question, peut-être ai-je tort?

— » Oh Monsieur! Oh mon père! » et sa rougeur devint plus vive, jamais » je ne lui vis un tel embarras.

— » Ma chère fille, pardonnez-moi » si je vous ai fait de la peine, il y a » peut-être des particularités unies à ce » singulier événement, que vous ne » croyez pas devoir me confier.

— » Elle fondit en larmes, et enfin » me raconta tout ce qui s'était pas- » sé. (1). . . . . .

. . . . . .

» A présent, mon cher ami, que » pensez-vous de tout ceci. Lord Der- » rington et le Comte lui-même, con-

(1) On a retranché le passage suivant parce que c'était le récit qu'on a déjà vu.

» viennent de la grande ressemblance
» qui existe entre Océana et Olivia ;
» cette découverte ne confirme t-elle
» pas ce trait de lumière qui me frappa
» comme l'éclair , lorsque je lus les
» les noms de Mortimer et d'Olivia?
» Puis-je douter qu'Olivia ne soit la
» mère d'Océana ?.... Bon dieu quelle
» découverte miraculeuse ! et cette
» pauvre enfant n'a pas la moindre idée
» des rapports qui peuvent exister en-
» tre elle et cette Olivia. Pour tout
» au monde , je ne voudrais pas qu'elle
» en eût la moindre connaissance ; c'est
» de la plus grande importance. Si ce
» malheureux Mortimer était le mari
» d'Olivia , je conviens avec vous qu'il
» vaudrait mieux ensevelir tous nos
» soupçons dans un éternel oubli. Si
» d'un autre côté , comme je suis tou-
» jours disposé à le croire , le Comte
» est le père d'Océana, je regarde

» comme un devoir que la providence
» m'impose, de le forcer à recon-
» naître sa fille, et rien ne pourra
» m'empêcher de m'acquitter de ce
» devoir sacré. Lord William a un
» excellent caractère, si je pouvais
» me confier à lui, ses conseils me
» seraient fort utiles. Mais vous pen-
» sez bien que je ne puis lui de-
» mander son avis d'une manière di-
» recte, sans risquer d'ôter à ma
» pauvre Océana son état, ce que je
» ne ferai jamais avant de pouvoir lui
» rendre son véritable père. A présent
» je dois me contenter de me mettre
» en croisière, et de tout observer. Je
» suis pour cela dans une excellente
» position, le moindre signal ne peut
» m'échapper, et le vaisseau sautera
» avant que j'abandonne la chasse. Je
» tâcherai de tirer quelques lumières
» de lord William. Si l'occasion se

» présente. Il y a aussi un certain
» M. Elmer, dont je vous ai déjà par-
» lé, c'est un excellent jeune homme,
» et il a vécu long-tems avec ce bi-
» sarre somnambule. Dans une pareille
» occasion, je ne me ferai pas même
» scrupule d'intriguer avec les do-
» mestiques. Le suisse Durand est la
» figure la plus grotesque que j'aie
» jamais vue, ses moustaches seules
» sont faites pour épouvanter un homme
» ordinaire. Il a plus de six pieds de
» haut, et porte un uniforme d'hus-
» sard. Deux obstacles s'opposent à
» ce que je tire de lui quelques lu-
» mières, il est sourd, et quant à
» moi, comme muet; car il ne parle
» qu'un mauvais français que je n'en-
» tends point du tout: je ne négligerai
» rien. La prudence, comme vous
» me l'avez dit, est absolument néces-
» saire, je ne veux pas commettre le bon-

» heur de mon Océana au hasard. Je
» suis à présent chez mon ami Mor-
» risson, mais je ne perds point de vue
» l'objet de mon voyage. Je vous donne-
» rai souvent de mes nouvelles, mes
» lettres vous seront adressées poste
» restante; pour prévenir la curiosité
» de votre chère Emma, j'ai chargé
» Océana de vous écrire à tous les
» deux, afin que mon silence ne lui
» paraisse pas extraordinaire. J'ai
» toujours avec moi le volume du Pa-
» radis Perdu de Milton, c'est une
» relique inappréciable. Puisse le ciel
» me diriger dans ce voyage de dé-
» couvertes; et ensuite, Hanbury, qu'il
» me donne ses ordres pour faire
» voile vers le port de l'éternité; le
» vieux Melville obéira sans peine,
» et abandonnera sa commission avec
» reconnaissance pour le passé, et
» avec une humble confiance dans l'a-
» venir. »

Océana Melville à Miss Hanbury.

« Avec quel empressement je prends la plume, ma chère, pour obéir à mon père: Ecrivez tout avec détail, à votre amie Emma, m'a-t-il dit, elle communiquera vos lettres à Hanbury, et vous m'épargnerez une tâche qui convient peu à mes talens et à mon inclination. Je n'ai pas la présomption de me croire plus de talent qu'à mon père, pour le style épistolaire ; mais le desir que j'ai de plaire à mon Emma, me donnera le plus grand plaisir à remplir ce devoir, je ne puis m'empêcher d'y joindre un petit sentiment d'égoïsme, car j'espère qu'elle me répondra ligne pour ligne.

» Déjà mon imagination vous a transformée en Lucy Selby, et moi en

miss Byron : ce n'est pas que j'aie la vaine prétention de me croire son esprit et ses vertus ; mais pour soutenir cette supposition, j'aurai bien de la peine à trouver dans ce siècle, un Charles Grandisson. Je ne suis point étonnée qu'on pense que son caractère n'est pas dans la nature, car d'après ce que j'ai vu, il est absolument imaginaire. Depuis que je suis à Londres, je me suis trouvée dans la société des hommes les plus connus par leur rang et par leur fortune, et certainement aucun ne m'a paru lui ressembler, je n'ai trouvé qu'une seule exception qui pût me faire douter de la vérité du jugement qu'on porte sur ce miracle de perfection ; et cette exception ne sera pas d'un grand poids. Elle n'a pour objet qu'un personnage que la nature a placé dans

une classe peu élevée, un M. Elmer, autrefois employé dans les bureaux de lord Latimore, dont il a fait son secrétaire particulier, et qu'il vient de faire entrer au parlement et au conseil, comme remplissant une place dans le gouvernement. Il est instruit, plein d'esprit, et ne rougit pas de dire dans les plus grandes sociétés, qu'un homme doit se conduire d'après les principes de la religion et de la morale; je l'ai entendu soutenir cette opinion avec une assurance qui prouve au moins qu'il a le desir de s'y conformer dans sa conduite, et cela m'a donné la meilleure idée de son caractère. Les jeunes gens de qualité sont le vrai contraste du héros de Richardson : les principes de toute espèce sont confondus avec les préjugés, et le septicisme est poussé à un tel point, qu'il paraîtrait très vul-

gaire de penser qu'il y a quelque différence entre le vice et la vertu.

« Mais le tableau du grand monde suffira pour vous servir de commentaire : placée par les circonstances au milieu des gens à la mode, je vais essayer de vous tracer cet intéressant panorama ; et ce tableau, s'il n'est pas défiguré par la maladresse du peintre, vous instruira mieux qu'un volume de réflexions.

« Demain matin, je dois accompagner ladys Julia et Amélia à la maison de campagne de Sa Grace la duchesse de Derrington à Richmond : nous y passerons une semaine. L'objet de ce voyage va faire naître vos observations sur la manière dont le mariage se traite parmi les grands. Il y a long-temps que lady Julia avait été promise au marquis de Leverton, l'héritier de la famille de Derrington. Les soins continuels de la Duchesse sont parvenus à assurer cette

alliance. Lady Julia avait donné son consentement quelque tems avant la mort du dernier Comte ; le Marquis ayant acquiescé à la volonté de ses parens, a eu pour elle les attentions que le public exige. Ils ont joué au whisht à la même partie, ont dansé ensemble en public, et on a vu le Marquis dans la loge de lady Julia, à l'opéra. L'arrivée de son frère lord Latimore ayant facilité tous les arrangemens, le jour du mariage a été fixé de demain en quinze, et la Duchesse insiste pour avoir une semaine de retraite comme elle l'appèle, afin de s'occuper des robes de noces, des équipages, et de tous les autres objets. Le jeune Meriton a été invité ; ses talens le font desirer dans chaque société, sur-tout lorsqu'on peut craindre l'ennui, comme lorsqu'on s'éloigne de Londres pendant une semaine entière dans le mois de mars.

La Duchesse s'est donc assurée du jeune Meriton, elle a invité mon père de la manière la plus obligeante, mais les affaires qui ont occasionné son voyage à Londres, l'ont empêché d'accepter. Ma première lettre sera datée de Richmond. Oh! l'excellent homme que celui qui a inventé la poste aux lettres!

Océana Melville à miss Hanbury.

Richmond.

« En arrivant à Richmond, nous trouvâmes le duc de Derrington dans l'avenue. Je vous ai déjà dépeint le genre de son esprit; et quand on ne me l'aurait pas fait connaître, il m'aurait été aisé de deviner que c'était lui en voyant son visage rond et coloré, et ses petits yeux où se

peint l'indifférence pour ne pas dire l'apathie qui est la base de son caractère.

« En l'honneur du mariage de son héritier, le Duc a bien voulu abandonner pour huit jours ses habitudes, et a sacrifié une brillante partie de chasse, et la société de la plus belle meute du royaume, pour passer une semaine avec sa future belle-fille.

« Cependant sa Grace, connaissant l'instabilité des résolutions humaines, a eu la prudence de s'assurer sa patience pendant cette semaine d'épreuve, en partageant sa voiture avec un ecclésiastique des environs, grand chasseur, et dont les manières s'accordent si parfaitement avec celles du Duc qu'il était connu pour n'être pas de plus d'un pied derrière sa Grace à une chasse de renard, et n'avoir jamais refusé de boire avec lui une bouteille de plus. Si le Duc ne l'avait pas

nommé le respectable M. Knowles; jamais on ne se serait douté de son état avec son visage réjoui, et son costume de jockei. A voir cet homme avec des bottes courtes, un habit gris, un chapeau blanc doublé de vert, et un chien entre les jambes, qui aurait imaginé que ce fût un évêque, un prêtre, ou un diacre? Le même salon offrait le parfait contraste de ce respectable chasseur.....; c'était l'abbé de Lapan, un émigré protégé par la Duchesse. Il est si grand et si maigre, que lady Amélia ne put s'empêcher de me dire à l'oreille qu'il ferait un excellent grenadier dans un régiment de squelettes. Son costume est aussi opposé à celui de son respectable confrère, que ses manières sont différentes, et sa complaisance servile aussi déplaisante que la grossièreté et la bruyante joie de M. Knowles. —

« La Duchesse entra alors avec sa fille:—M. l'abbé, dit lady Mary, prenez cette pauvre Sapho ; et elle confia à ses soins une jolie petite chienne française. Sa Seigneurie me fit une inclination de tête dont elle ne pouvait se dispenser, mais qui paraissait lui coûter.

« J'ai eu plusieurs fois occasion de remarquer l'extrême hauteur de cette jeune personne, et souvent il m'a semblé que j'étais l'objet de ses dédains ; ses manières avec moi sont absolument le contraire de celles de sa mère.

« La Duchesse a l'orgueil de son rang, mais elle a l'art de le cacher : lady Mary, au contraire, affecte de le faire paraître.

« Il fut question de me montrer les tableaux, la maison et les jardins. — Allez, ma chère, dit sa Grace à sa

fille, faites ensorte d'amuser miss Melville; j'ai des affaires à arranger avec ladys Julia et Amélia, qui seraient ennuyeuses pour tout autre.

« Lady Mary répondit avec humeur:— Si miss Melville veut me faire cet honneur, je ferai mon possible. M. l'abbé, voulez-vous donner à Sapho quelques biscuits et de la crême; comme je ne puis.....

« J'étais piquée. — Oh! certainement, lady Mary, je croirais ma conscience chargée si j'étais cause que vous négligiez votre Sapho; d'ailleurs, j'ai des lettres à écrire, et je différerai de quelques heures le plaisir que me promet sa Grace.

« — Vous êtes une excellente créature, Melville, dit la Duchesse, je vous aime toujours de plus en plus.

« — Cela est-il possible, dit lady Mary avec un soupir! Je croyais,

maman, que votre affection pour miss Melville ne pouvait pas augmenter.

« — Vous devriez, ma fille, imiter des manières si séduisantes.

« Dans un instant, Emma, je vis la cause de la froideur de lady Mary avec moi. Sans m'en douter, je suis devenue un objet de jalousie pour sa Seigneurie, qui me regarde comme une rivale dans l'esprit de sa mère.

« Lady Mary ne répliqua pas ; je me retirai dans ma chambre, d'où je vous écris ; il faut cependant que je quitte la plume et me prépare à descendre pour le dîné.....

.....

« A peine étais-je à ma toilette que lady Julia frappa à ma porte. Elle est digne de pitié !.....; avec son caractère, ses talens, sa fortune, qui pourrait croire qu'elle est malheureuse ?

Cependant sa mélancolie augmente à mesure que le jour approche où elle doit appartenir au marquis de Leverton. Oh! ma bonne amie.....! Ma chère Melville, m'a-t-elle dit; dois-je me soumettre à ce mariage!

« — Vous soumettre, lady Julia?

« — Comment me servir d'une autre expression? Le marquis est bien...., très-bien.....; je n'ai aucune objection à faire contre lui, mais.....

« — Mais....., que voulez-vous dire, ma chère Julia, vous m'affligez; de grace, ouvrez-moi votre cœur si vous me jugez digne de votre confiance....; j'ai déjà observé dans vous une expression de mélancolie.

« — Oh non! je l'espère, non, sûrement.

« — Ne vous alarmez pas, ma chère, l'œil de l'amitié est pénétrant. Le grand observateur, je vous l'assure, n'y a pas fait attention.....

« — Mais si mon frère pouvait s'appercevoir..., ma chère amie, s'il soupçonnait mon aversion?

« — Votre aversion.....? Est-ce que vous avez de l'aversion?

« — Peut-être l'expression est trop forte. Je veux dire que mon cœur n'est pour rien dans cette union, mon inclination n'a jamais été consultée; on a disposé de moi, on a fixé mon sort sans me le dire; celui à qui je suis destinée le sait, et agit en conséquence; il n'a rien fait pour mériter mon attachement, il ne s'est jamais conduit avec moi comme s'il avait cru mon approbation nécessaire. Comment puis-je espérer d'être heureuse avec un homme qui, comme époux et comme amant, est l'emblême de l'indifférence?

« Je demeurai en silence, je ne savais réellement que lui répondre; il y avait tant de force, tant

de vérité dans ses observations! Ces sortes d'union sont si ordinaires parmi les Grands, que de vouloir joindre les rapports d'affection et de caractère aux convenances de rang et de fortune, c'est presque se décider à demeurer dans le célibat. Avec cette conviction je croyais qu'il était de mon devoir de mettre la plus grande circonspection dans mes paroles.

« — Vous ne dites rien, ma chère Melville, continua-t-elle; cette prudence est digne de votre caractère: vous ne pouvez approuver un mariage de ce genre. Mais les choses sont si avancées que je ne puis m'y refuser, quand même ce mariage devrait avoir les suites les plus funestes.

« — Pardonnez-moi, lady Julia; jusqu'au moment où l'on se présente devant l'autel, je crois que non-seulement il est convenable, mais même

que c'est un devoir de rétracter ses promesses, si on se croit des raisons suffisantes.

« — Ah ! ma chère Océana, quand ce ne serait que la répugnance que j'éprouve.

« — Songez, ma chère, que vous pourriez la ressentir, même si vous épousiez l'objet qui vous paraîtrait le plus aimable. Quelle est la jeune personne qui peut quitter la maison qui l'a vue naître, le sourire de ses parens, les plus douces habitudes, pour une nouvelle demeure, de nouveaux parens, de nouveaux devoirs, sans éprouver une sensation pénible.....? La plus heureuse des épouses ne va pas à l'autel sans verser des larmes.

« — Oh ! ce n'est qu'une peine passagère, ma chère Océana, et ces larmes sont bientôt taries, lorsque *des cœurs sont unis.*

» Elle prononça ces mots avec énergie. — Vous êtes un peu romanesque, Julia; peut-être est-ce dans les romans que vous avez vu *cette union des cœurs*. On en trouve beaucoup de ce genre pour une guinée par an; mais si vous pouviez m'en donner un exemple parmi ceux que nous connaissons, je pourrais examiner avec vous....

» —Cela est-il nécessaire à la fille du capitaine Melville. ?

» —Voilà un compliment aimable, ma chère; mais l'exemple respectable que vous me citez ne peut servir dans cette occasion. L'union de leur cœur s'était accrue par des années de bonheur, ce n'était point un de ses coups de sympathie qui ont lieu entre des jeunes gens, à la première vue. Sérieusement, mon amie, je suis convaincue, d'après le peu d'observations que j'ai pu faire, que le bonheur dans le mariage n'est pas toujours

la suite de l'enthousiasme de l'amour, et je crois que les probabilités seraient en faveur des unions formées par les convenances, plutôt que de celles qui sont l'effet d'une passion.

» — Vous raisonnez comme un philosophe, mon Océana.

» — Je vous parle avec la sincérité d'une amie.

» — C'est-à-dire, que vous pensez que si j'épouse le marquis de Leverton, sans avoir pour lui un sentiment de préférence, nous pourrons vivre passablement ensemble. Puisse cela être ainsi! ce ne sera pas ma faute si les choses tournent autrement, mais je ne puis m'empêcher de déposer dans votre sein le sentiment que j'éprouve, qu'il y a des hommes dans le monde avec qui je serais bien plus heureuse.

» — Vous pensez qu'il y a des hommes. . . . Venez, ma chère, venez, je

suis votre médecin moral, il faut que je sois instruite de tout. C'est une chose très-différente que d'épouser un homme sans avoir un sentiment d'amour pour lui, ou d'en épouser un tandis qu'on en aime un autre. Vous rougissez, mon amie.... au nom de notre amitié, au nom de votre bonheur, je vous conjure de m'ouvrir votre cœur dans ce moment. Je n'ai vu le marquis que deux ou trois fois, je le connais très-imparfaitement; mais son caractère est bien au-dessus de celui des autres jeunes gens de son rang : certainement, il n'y a rien à dire sur sa personne. Parlez-moi franchement ; connaissez-vous un homme que vous préféreriez pour époux? . . . Vous hésitez?

» — Réellement. . . .En vérité. . . Je ne puis le dire en un seul mot.

» — Prenez tout le dictionnaire, ma chère, mais de grace, répondez-moi sans déguisement.

» — Je vous ai dit qu'il y avait des hommes.....

» —Pourquoi parler en termes généraux? dites seulement, il y a un homme.

» — Ah ! ma chère Océana, de grace ! Si mon frère pouvait soupçonner, si le marquis..... Grand dieu ! je vais vous dire ce que je voudrais me cacher à moi-même ; mais vous connaissez mon cœur.... Je suis sûre que vous l'avez découvert..... Et alors vous me mépriserez comme une créature capable de duplicité. Non, je ne veux pas m'y exposer, j'aime mieux risquer votre estime que votre amitié. Il est un homme que je préférerais au marquis de Leverton, pour époux..... Je le connais... Je l'aime....

» —Lady Julia alors cacha sa tête dans mon sein.... L'intérêt qu'elle m'inspirait était plus fort que la prudence ne me permettait de le lui témoigner ;

enfin je la priai de me nommer l'homme qui était honoré de l'amour de lady Julia.

« —Vous ne savez pas ce que vous me demandez. Ah ! ma chère Océana, pardonnez-moi si je refuse de vous le faire connaître ! J'ai résolu de ne jamais le nommer, je me soumettrai à mon sort. L'honneur m'oblige d'épouser le marquis, cette idée suffit pour me lier; mais si par un miracle cette barrière disparaissait..... Telle est ma destinée, que mon union avec le seul homme qui pourrait me rendre heureuse, est celle que je ne dois pas desirer !

« Je m'arrêtai un moment, et prenant un air sérieux, je lui dis :

« — Lady Julia, excusez la franchise de votre amie ; je ne puis qu'être très-étonnée de ce langage, il me coûte beaucoup d'entendre lady Julia Latimore s'écrier comme une héroïne de quelque

roman allemand; *que la seule union qui pourrait la rendre heureuse est celle qu'elle ne doit pas desirer.*

» —Oh ! ma chère, je ne puis supporter de perdre votre estime! mon caractère n'est pas encore aussi inconséquent; ne me regardez pas comme une enfant ou comme une fille romanesque: ce n'est ni l'un ni l'autre. Destinée à épouser le marquis de Leverton, j'aurais préféré être la femme d'un homme d'un rang bien inférieur; mais en même-tems je vous assure que quand ma main aurait été à ma disposition, jamais celui dont je veux vous parler n'aurait soupçonné mes sentimens.

» — Et pourquoi donc ! permettez-moi de vous le demander ?

» —Parce que j'ai des raisons de croire qu'il rend hommage à une autre dont le bonheur m'est plus cher que le mien.

» — A Amélia ?

» — Non.... à Océana.

» Je fus saisie en entendant mon nom; la surprise, une sorte de honte s'empara de moi, une sorte d'inspiration me fit connaître ce que voulait dire lady Julia : mes joues étaient en feu, mes regards baissés.... Je ne pouvais parler. Le courage de lady Julia paraissait se relever à mesure que le mien était plus abattu.

» — A présent c'est mon tour, Océana; mon intention était de ne jamais prononcer son nom devant vous. Je prévoyais qu'il ferait naître cette émotion que vous n'avez pu dominer. Je ne sais quel pouvoir magique a détruit ma résolution; et lorsque j'ai parlé d'un homme dont le cœur rendait hommage à Océana, à l'instant votre esprit a associé cet hommage au souvenir de M. Elmer.

» J'allais parler.

» — A présent, écoutez-moi avec au-

tant de patience que je vous ai entendue. C'est pour la dernière fois que je vous parlerai sur ce sujet ; malgré tous les raisonnemens du monde, il est sûr que l'on peut aimer à la première vue. Elevée dans la retraite, j'ai pu étendre mes idées par l'étude et la réflexion, et j'avais plus de philosophie que la plupart des jeunes personnes, lorsque je quittai ma solitude pour le tourbillon du grand monde. Le marquis avait toujours été désigné comme devant être le possesseur de ma personne et de ma fortune. Jusqu'au moment de l'arrivée de mon frère, je n'y avais point vu d'obstacle; on ne lui reprochait aucun défaut, ses manières étaient polies et douces; d'ailleurs je ne m'occupais pas sérieusement d'une chose éloignée, et qui pouvait encore offrir de l'incertitude. L'arrivée de M. Elmer me montra le mariage sous un point de vue bien différent. La

première fois que je le vis, je fus frappée de la noblesse de son maintien et de la dignité de ses manières ; et ce moment a toujours été présent à ma pensée. J'eus ensuite occasion de causer avec lui, et je trouvai dans son esprit toutes les qualités qu'annonçait sa physionomie : sa société me devint nécessaire. Son absence n'était pas seulement la privation d'un plaisir, mais elle me jetait dans une sorte d'anéantissement. Jusque-là, je n'avais éprouvé que de l'indifférence en rencontrant le marquis, et il m'inspira une sorte d'effroi ; plus le moment de notre union approchait, et plus je le détestais : je comparais la vie que je devais mener avec lui, avec le bonheur dont j'aurais joui avec Elmer. Si vous me dites que c'est de l'amour, vous conviendrez que ce sentiment peut naître à la première vue ; car il s'empara de mon cœur à l'instant où je

vis M. Elmer. Lorsque mon frère, au moment de son arrivée, me questionna sur mes sentimens secrets, je n'avais malheureusement alors aucune raison de desirer qu'il me fît échapper aux prétentions du marquis, ou pour mieux dire de sa mère ; et lorsque sa bonté nous eut placées, Amélia et moi, dans un état d'indépendance, combien je regrettai sa générosité ! Mon père, surpris par la mort, n'avait point fait de testament; et jusqu'au moment où la libéralité de lord Latimore fut connue, les attentions de la Duchesse étaient beaucoup diminuées. S'il nous avait laissé dans sa dépendance, je n'aurais pas vu renaître ses prétentions, je ne me serais pas trouvée dans cette maison pour ces preparatifs qui sont affreux pour moi ; oui, Océana, ils me paraissent affreux ! Et quoique je ne permette pas à mon imagination de

me peindre la félicité dont j'aurais pu jouir, à présent que je sais qu'il en aime une autre qui mérite plus.....

» Ses larmes, qu'elle cherchait en vain à retenir, l'empêchèrent de parler. Vous pouvez penser, ma chère Emma, ce que je souffrais dans ce moment; mon cœur était déchiré, il m'était impossible de parler.

» — Ne me regardez pas comme une rivale, ma chère Océana; ne m'ôtez pas la seule espérance qui me reste; ne me privez pas de votre amitié. Dans peu de jours.....

» Je l'interrompis alors, — Votre esprit s'égare, ma chère Julia; vous parlez comme si M. Elmer et moi étions des amans déclarés, et nous ne sommes que de simples connaissances. J'imiterai votre franchise en vous disant que, depuis mon arrivée à Londres, je n'ai pas vu d'homme qui méritât autant

mon estime que M. Elmer. Mais devez-vous en conclure que je l'aime ? Vous devez encore moins supposer qu'il a de l'amour pour moi, parce que dans la conversation il s'est trouvé des rapports d'opinions qui ont fait naître notre mutuelle estime.

» — Océana, j'ai des preuves plus fortes que vous ne l'imaginez ; je vous ai observés avec la plus grande attention, j'ai lu dans vos cœurs mieux que vous-mêmes ; par délicatesse n'hésitez pas à vous laisser aller à votre franchise naturelle ; rappelez-vous que je ne dois pas l'aimer. J'ai plus de philosophie que vous ne pensez ; j'ai épanché mon cœur dans votre sein, et des motifs supérieurs soutiennent mon courage ; le sentiment du devoir me fait une loi d'obéir. Je ne serai point jalouse de votre bonheur ; et si je me permettais de l'être, je me mépriserais moi-même. Il me reste à

vous demander votre opinion ; puis-je accompagner le marquis à l'autel, sans lui faire connaître les sentimens qu'un autre m'a inspirés ?

» L'arrivée de lady Amélia prévint ma réponse ; elle entra avec sa vivacité ordinaire en chantant d'un air martial : *Ah! ça ira, ça ira, ça ira,* vive la bonne Duchesse!... Encore une noce de plus!... Gloire à la grande Prêtresse de l'Hymen, à l'infatigable duchesse Derrington!.... Mais pourquoi cet air tragique, Julia, et vous aussi Océana ? Puis-je, mes chères amies, être informée des causes de cette douce sensibilité qui répand sa sombre teinte sur vos physionomies, et fait briller des perles dans vos yeux.

» — Etourdie, votre tems viendra.

» — Il est venu ; l'anneau, le prêtre, l'époux sont ici ; il ne me reste qu'à me marier.

» — Que dites-vous, lady Julia?

» — Je veux dire, ma très-respectable sœur aînée, que la Duchesse, dans la bonté de son cœur, a eu pitié d'une pauvre fille, et a craint que lorsque je vous verrais marquise, l'envie ne décolorât mes joues..... Enfin, je serai mariée aussitôt que j'aurai rempli une tâche qui égale en difficultés et en dangers tous les travaux d'Hercule.

» — Et quelle est-elle, je vous prie?

» — Ce n'est rien moins que d'apprivoiser un démocrate. Oh! ne vous effrayez pas; aujourd'hui même, à dîner, je parviendrai à couper ses griffes, à le museler si bien, qu'il deviendra l'animal le plus traitable, et qu'il pourra être admis dans la maison sans danger, et après cela la marquise de Leverton le reconnaîtra pour son beau-frère.

» — Vous plaisantez toujours, Amé-

lia, sur les objets les plus sérieux, répliqua sa sœur ; dites-nous tout simplement ce que cela signifie ?

» — N'avez-vous pas entendu parler de ce Winterton, dont le nom seul fait trembler toute l'aristocratie de la Grande-Bretagne ? Sa voix tonnante ébranle les voûtes de l'assemblée, et les éclairs de ses regards foudroient ses adversaires. C'est le grand défenseur des droits du peuple, le flambeau de la démocratie ; c'est lui que sa Grace a choisi pour mon mari. Il dîne ici aujourd'hui avec votre futur époux ; ils sont arrivés, et tous deux nous attendent.

» Alors la cloche annonça le dîné....

» Avant de fermer ma lettre, j'ai le tems de vous donner une idée de la société. Lady Amélia était à table à côté de moi ; elle me montra le Winterton, selon son expression. Voilà,

me dit-elle, l'être qui épouvante tous nos alarmistes, comme le grand diable effraie les enfans. Regardez-le.

» Jamais certainement je n'ai été plus étonnée... Figurez-vous un grand jeune homme élancé, l'air efféminé, avec des cheveux sans poudre qui tombaient en boucles sur son front, et aussi parfumés que le boudoir d'une jolie femme; son énorme cravatte de mousseline aurait pu servir de turban au Grand-Seigneur; des pantalons richement brodés remontaient presque à ses épaules; des rubans de soie les nouaient au-dessus de la cheville, et assez haut pour laisser voir des bas à coin, brodés d'or.

» — Est-ce là M. Winterton, dis-je tout bas à lady Amélia?

» — C'est lui-même, le grand défenseur des Jacobins, quoique, comme vous pouvez le voir, il ressemble plu-

tôt à un muscadin qu'à un sans-culotte. Il n'y a rien de terrible dans cet homme que son *Brutus*.

» — Dites-moi, je vous prie, si ses manières sont d'accord avec son costume.

» — Oh ! exactement. Il est lui-même très-efféminé, et je suis persuadée que toute sa démocratie vient du plaisir qu'il a à parler et à contredire. Il touche du piano comme Clementi, et il chante avec la grace de Billington. C'est lui qui fait les premiers rôles dans plusieurs comédies de société, et on le rencontre toujours à l'Opéra. Jamais il ne prend l'air que dans le coin d'une calèche avec le parasol de sa sœur, pour se garantir du soleil. Sous ces dehors frivoles, Winterton cache une ame sensible et un esprit très-cultivé. Dès que j'aurai pu le rendre raisonnable, je l'épouserai, et vous pouvez le considérer

comme mon futur mari. Mais voici celui de Julia.

» Mon attention se tourna vers le marquis de Leverton ; je n'avais pas eu occasion de remarquer ce jeune homme, et de me former une juste opinion de son mérite. Nous nous réunîmes le jeune Meriton, M. Winterton, le Marquis, ladys Julia et Amélia, et, à l'exception de Julia, tous paraissaient se plaire beaucoup ensemble. Pour moi, jamais les heures ne m'ont paru aussi rapides. Surement lady Julia aurait été heureuse avec le marquis, sans sa funeste prévention pour M. Elmer. Dans ma première lettre, je vous parlerai de M. Leverton ; et quelque bonne opinion que vous preniez de lui, je pense qu'elle ne sera pas au-dessus de ce qu'il mérite.

Adieu.

OCÉANA ».

CHAPITRE V.

Une Explication.

Le caractère du marquis de Leverton peut être placé parmi ces exemples de la perfection humaine, qui consolent l'œil de l'observateur, dans ce siècle où le goût est dépravé et les principes anéantis.

Il était né deux ou trois ans avant la mort de son grand'père ; sa mère était une femme du grand ton. Heureusement pour lui il passa les six premières années de sa vie chez son aïeule qui était une excellente élève de la vieille école; la bonne dame prit soin de l'enfance de son petit-fils, tandis que sa mère, livrée à toute la dissipa-

tion du grand monde, était l'objet de l'admiration et de l'envie des gens à la mode.

Le Marquis avait atteint sa septième année avant d'être assez heureux pour attirer l'attention de son oncle.

Lorsque lord William revint en Angleterre après avoir cherché inutilement l'objet de toutes ses affections, la malheureuse Olivia, son esprit était abattu, son cœur flétri par la douleur; il devenait absolument misanthrope. Deux objets se réunirent pour réveiller son énergie, ce fut la faveur distinguée de son souverain qui, malgré l'influence de Latimore, lui confia un emploi de la plus grande importance, qui le mit à même d'exercer ses talens; et l'autre, l'amitié qu'il prit pour son jeune neveu.

Il le rencontra chez sa grand'mère la douairière : son intelligence l'étonna; et regrettant que de si heureuses dis-

positions fussent négligées ou peut-être gâtées par l'apathie de son père ou la frivolité de sa mère, il demanda à surveiller son éducation; ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir de ses parens.

Depuis sa première enfance, le Marquis a chéri son oncle avec une tendresse qui avait pour base sa reconnaissance et son admiration pour ses talens et ses vertus. La confiance la plus entière existe entr'eux; ils se communiquent leurs pensées les plus secrètes, et ne se cachent aucun des motifs de leurs actions. Lord William n'a jamais eu pour objet que de perfectionner les qualités de son neveu, et se rendre digne des soins de son oncle a toujours été le premier desir du Marquis.

Il eut de longues conférences avec son oncle au sujet de son mariage. Les

aimables qualités de Julia ne lui permettaient aucune objection contre elle ; et il allait être conclu, ainsi que cela se passe ordinairement dans le grand monde, plutôt par l'entremise des parens et des amis, que par le choix des jeunes époux.

Lord William approuvait cette alliance, d'abord parce que le Duc et la Duchesse la desiraient, et ensuite parce que cet établissement lui paraissait très-convenable pour son neveu, dont le cœur n'avait jamais senti un sentiment de préférence pour une autre femme.

Telles étaient en effet ses dispositions avant d'avoir vu Océana. La première fois qu'il la rencontra, il fut enchanté de sa figure et des graces de toute sa personne. En la connaissant mieux, il s'attacha de plus en plus à elle, et eut plus de regret d'être engagé avec une autre. Telles étaient, dis-je, ses dis-

positions lorsqu'il arriva à la maison de campagne de la Duchesse ; il s'aperçut alors de la froideur de lady Julia, et se flatta qu'Océana n'était pas insensible à ses attentions. La liberté de la campagne lui ayant permis d'observer son caractère, et chaque jour ajoutant à l'admiration qu'il avait conçue pour elle, il fut bientôt convaincu de la préférence que son cœur lui accordait, et il écrivit à lord William avec la franchise qui lui était naturelle. Il avait consenti, lui disait-il, à son mariage avec lady Julia, parce que son cœur était absolument libre ; mais alors il éprouvait un sentiment qu'il espérait mériter son approbation, et qu'il sentait que rien ne pourrait détruire. Dans sa lettre, il peignait en traits de feu les charmes et les perfections d'Océana, et finissait en lui disant qu'il trouvait qu'elle ressemblait à cette belle Italienne, dont il

avait vu le portrait dans son cabinet de Salt Hill.

Telle fut la réponse de lord William !

« Je vous ai souvent répété, mon cher Leverton, de prendre garde aux effets de cette impétuosité, qui est le faible de votre caractère. Vos résolutions sont trop rapides. Je conviens qu'elles sont justes; mais, quoiqu'elle vienne d'une source pure, cette vivacité est une faiblesse de l'esprit. Vous êtes déterminé à arrêter toutes les démarches qui ont rapport à votre mariage avec lady Julia : permettez-moi d'examiner les motifs de votre décision, et vous verrez qu'elle est produite par une imagination de jeune homme, qu'exalte un objet nouveau. Vous parlez de toutes ses perfections avec le style d'un poète, je dirais presque d'un prophète. Mais certainement vous connaissez trop

peu cette Océana pour être assuré de la vérité de vos éloges; et je conclus que vous parlez par une sorte d'inspiration. Il y a de faux prophètes parmi nous, et je ne m'étonnerais pas qu'à l'égard de cette belle personne, vous ne fussiez du nombre. Enfin, pour parler sérieusement, je vous dirai, mon cher Leverton, que j'ai des raisons de croire que cette Océana Melville, ainsi qu'elle se fait appeler, est l'élève de cet hypocrite consommé de Latimore.

» Vous trouvez aussi qu'elle ressemble à ce portrait qui est dans mon cabinet à Salt-Hill. J'ai trouvé moi-même cette ressemblance; et elle m'a rappelé des souvenirs cruels que j'espérais que le temps aurait effacés. Vous m'avez vu souvent contempler ce portrait, et des larmes amères échapper de mes yeux. Je voyais votre curiosité.

Le moment est arrivé de la satisfaire. D'après ce que contient votre lettre, il est nécessaire que je vous fasse connaître l'histoire des premières années de ma vie, avec lesquelles non-seulement cette ressemblance du nouvel objet de votre admiration, mais encore Oeéana elle-même paraissent avoir les plus grands rapports. Les événemens que je vais vous raconter n'ont jamais été connus que de moi-même, et d'un ami bien cher qui y a joué un grand rôle.

» J'étais bien jeune encore lorsque je voyageai avec ma mère et cet ami que je regardais comme mon gouverneur. Nous avions parcouru le midi de l'Europe, lorsque la santé de ma mère nous força de nous arrêter à Bologne. Là, nous formâmes une liaison intime avec une des premières familles de cette ville, celle du marquis della Loretta. La

seule héritière de cette illustre maison était..... l'original du portrait dont vous me parlez dans votre lettre; son nom était Olivia (1).. . . . . .

. . . . . .

» Aussi-tôt que la tombe eut reçu les cendres de mon père, je quittai l'Angleterre pour poursuivre ce Mortimer que je croyais un traître et l'infidèle Olivia. Je fis insérer un avertissement en italien dans tous les papiers de l'Europe. Je le communiquai à Latimore, en lui écrivant de la manière la plus humble, pour le prier d'avoir pitié des souffrances de mon cœur, et de me dire la vérité. Il persista à m'assurer qu'il croyait que Mortimer et Olivia vivaient

(1) Cet article de la lettre de lord William renfermait l'histoire d'Olivia et de Mortimer-Sydney, et le récit de la mort du duc son père.

ensemble dans quelque partie du continent, et m'engagea à les bannir de ma mémoire. Toutes mes recherches furent inutiles ; et enfin je me vis forcé de croire à une trahison et une infidélité que jusques-là j'avais cru impossibles.

» Je passai six années dans cette erreur cruelle. Je cherchais en vain à détruire le sentiment que je conservais encore. Je me donnai entièrement aux affaires publiques, et, par une application constante à mes devoirs, j'espérai pouvoir effacer des souvenirs trop cruels. Je commençais à recouvrer un peu de tranquillité, lorsque ma destinée voulut ranimer tous les sentimens de mon cœur et renouveler mes peines.

» Il y a environ douze à treize ans que, pendant mon séjour à Toulon, j'allai voir les malheureux qui étaient condamnés pour toujours aux galères. J'éprouvai un sentiment d'horreur en

voyant des hommes enchaînés comme des bêtes féroces, et condamnés à un travail forcé jusqu'à ce qu'ils succombent. — Ils sont criminels, me dit mon guide, ils doivent mourir.

» — Donnez leur la mort, m'écriai-je, ce sera un bienfait que de les soustraire à une vie d'ignominie, de souffrance, et de désespoir.

» — Quelques uns pensent ainsi, me répondit-il, mais non pas tous, vous voyez comme ils chantent, et qu'ils sont très-gais. D'autres sont d'une humeur sombre; de ce nombre est un anglais qui a deux fois attenté à sa vie, mais c'est, comme vous savez, une maladie du pays.

» — Un anglais! m'écriai-je... Y-a-il un anglais qui puisse endurer de telles souffrances?

» — Pourquoi non? me répondit-il avec humeur, croyez-vous qu'il n'y ait

que la France qui produise des coquins? Une moitié de ces malheureux sont italiens ou étrangers. Il y avait quatre anglais, je crois à présent qu'ils n'y sont plus. Voilà celui qui est si triste, et qui a voulu se tuer.

» — Mes yeux se dirigèrent sur celui qu'il m'indiquoit, et sous le vêtemens du malheur, je le reconnus....: c'étoit Mortimer, je me sentis prêt à m'évanouir; le pauvre Mortimer ne me reconnut pas: sa tête était penchée, ses bras nus croisés sur sa poitrine, ses yeux fixés sur la chaîne qui le liait.

» Me voyant exposé aux regards de ceux qui m'entouraient, je parvins à dominer mon émotion, et avec autant de calme qu'il me fut possible, je demandai quel était son nom.

» — Il dit qu'il se nomme Mortimer, et qu'il est anglais; mais la torture ne pourrait lui rien arracher de plus!

» — Et quel est son crime ?

» — Il fut pris avec une bande des plus déterminés coquins qui infestaient les bois des environs de Toulouse, depuis plusieurs années ; leur chef était un ancien pirate napolitain nommé Salano, qui avait commis une multitude de meurtres, aux environs d'une maison dans les bois de Saint-Elme, où il se retirait. Depuis long-tems, ce scélérat échappait aux recherches de la police ; il fut enfin surpris par un détachement de soldats qui investirent sa maison. Salano et quatre de ses gens furent tués sur la place, huit autres faits prisonniers, les autres échappèrent.

» — Et ce Mortimer fut pris parmi eux?

» — Oui, répliqua-il, et on dit que cela ne fut pas difficile, car il était enchaîné à une table dans un passage

souterrain, où ils mettaient leurs chevaux. Je ne puis vous dire s'il faisait partie de la bande des assassins, mais on le trouva avec eux, et comme il ne voulut pas dire ce qu'il était, il fut condamné aux galères avec les sept autres.

» — Pauvre infortuné! m'écriai-je, mais je veux savoir son histoire de lui-même..... et je m'éloignai pour cacher mes larmes.

» Vous imaginez bien, Leverton, que je ne perdis pas un moment pour lui faire obtenir sa liberté. Cela était très-difficile; et je n'aurais pas réussi si je n'avais pas connu particulièrement la princesse de L..... qui était alors la favorite de la Reine de France, d'autant plus qu'il fallait pour cela, un ordre exprès du roi. Il me serait impossible de vous décrire notre première entrevue; j'étais seul dans mon cabinet. Il parut portant encore

l'habit de galérien, et se présenta avec un air d'assurance qui aurait dû dissiper tous mes soupçons. Je frémis en l'apercevant, et lorsqu'il voulut m'embrasser, je me retirai en détournant mon visage.

— » Dites-moi, Monsieur, m'écriai-je, où est Olivia? Il tressaillit à cette question, porta la main à son front et demeura en silence. Il est impossible d'exprimer ce que je souffrais, je répétai ma demande; un long et profond soupir s'échappa de sa poitrine.

» — Rendez-moi mes fers, s'écria-t-il, tuez-moi, mais ne me traitez pas ainsi, je ne puis vivre et être soupçonné.... Votre question m'ôte tout espoir d'établir mon innocence. Olivia seule peut vous convaincre de l'injustice que vous faites à Mortimer, et hélas! c'est à lui que vous demandez... où est Olivia!

» —Est-il donc vrai que vous ignorez sa destinée? que vous ne connaissez pas la retraite qu'elle a choisie pour échapper à ma vengeance?

» — A votre vengeance, s'écria-t-il. Hélas ! elle est plus digne de pitié que moi-même ; quelqu'affreux que soit mon sort, celui d'Olivia est encore plus cruel, si la scélératesse est parvenue à faire croire à son époux qu'elle est coupable.

» — *Me faire croire qu'elle est coupable* ! malheureux, n'insultez pas à des maux qui sont votre ouvrage, n'achevez pas par vos insinuations, de déchirer un cœur réduit au désespoir par les suites de vos crimes abominables.

» Il me parut foudroyé.... Il recula quelques pas, ses yeux étaient égarés, il tordait ses mains sans pouvoir parler. Je le fixais avec un mélange

d'étonnement, de terreur, et de pitié. Enfin il s'écria :

» — Je vois tout, je devine tout : l'horrible vérité luit pour moi comme l'éclair de la foudre qui porte à la fois la lumière et la destruction. Mes conjectures seroient-elles vraies? mais non, cela n'est pas possible, un être aussi infernal ne peut exister sous la forme d'un homme : Deux meurtres à la fois! et il vivrait encore!

» Je commençai à croire que sa raison était égarée, et je regrettai de m'être laissé emporter par le sentiment de mes malheurs. Je pris le langage de la pitié ; je l'engageai à s'asseoir auprès de moi, et soit qu'il fût innocent ou coupable, je le suppliai de me dire avec franchise, tout ce qui s'était passé depuis la fuite d'Olivia.

» — Ne l'avez-vous pas vue, n'avez-vous rien appris depuis sur son sort? me dit-il.

»—Non, Mortimer, rien... Mais vous qui étiez le compagnon de sa fuite, vous devez surement avoir connu sa retraite, je vous conjure par l'amitié qui nous unit autrefois, de ne pas me cacher la vérité; que la candeur qui caractérisait autrefois Mortimer, écarte toute dissimulation, que je puisse apprendre les événemens qui l'ont conduit à cette déplorable situation.

» Il était si absorbé dans ses réflexions, qu'il ne m'écoutait pas; il murmurait tout bas, il ne l'a pas vue... il n'en a pas entendu parler depuis ce jour fatal! cela est-il possible... Dites-moi, je vous prie, milord, où est le respectable Julien?

» — C'est ce que j'allais vous demander, lui dis-je; surement, Mortimer ne peut être changé au point d'être devenu un hypocrite: mais cette ignorance est tellement en contradiction

avec les apparencés, avec les faits, que.....

» — Et Julien n'a pas paru depuis? me dit-il en m'interrompant.

» — On n'a pas entendu parler d'Olivia, ni de Julien.

» — Alors, s'écria-t-il, d'une voix assurée, il existe sur la terre, un démon sous les traits d'un homme, à moins qu'il n'ait subi le supplice réservé aux meurtriers. Dites-moi, Milord, Latimore vit-il encore?

» — Oui, lui répondis-je; mais pourquoi associer à ce nom des crimes d'une nature aussi horrible?

» Il répliqua avec l'expression du mépris:

» — Demandez à ces bras épuisés par le travail, et portant encore les marques ignominieuses des fers de l'esclavage; demandez à ces joues qui conservent les traces des larmes les plus amères, à ces

cheveux blanchis avant l'âge par la douleur, demandez à ce qui reste de Mortimer, s'il n'a pas de justes motifs d'appeler meurtrier celui qui l'a précipité dans un tel abîme de misère et de souffrances.

» —Expliquez-vous plus clairement, Mortimer, mon ami; parlez, et faites-moi rougir d'avoir accusé un être aussi noble! Pourquoi en ai-je cru les apparences? pourquoi mon cœur ne s'est-il pas refusé à l'évidence?

» Le ton avec lequel je prononçai ces mots parut le calmer; il saisit ma main et la serra dans les siennes en s'écriant:

» —Voilà la voix que connait si bien mon cœur; voilà le langage de l'amitié. Dieu tout-puissant! je vous remercie de m'avoir accordé un bonheur dont je désespérais. O mon ami! vous ne pouvez concevoir l'effet qu'ont produit sur moi ces douces paroles, sur moi qui,

depuis si long-temps, n'entendais que des mots insultans ou des blasphêmes affreux. Croyez-moi, Milord, ajouta-t-il avec tendresse, quoiqu'avec fermeté, croyez-moi, je suis innocent. Je vais vous raconter tout ce qu'il m'est permis de révéler; et quoiqu'un serment, que rien ne peut m'engager à rompre, m'oblige de vous cacher quelques noms, dans aucune circonstance je ne voudrais vous tromper.

» —Pourquoi quittâtes-vous la chaumière? lui dis-je.

» — A minuit je fus réveillé par deux scélérats qui me forcèrent de me lever et de m'habiller. On me banda les yeux, on me plaça dans une voiture, et je fus conduit dans une maison où, comme je l'ai su depuis, plusieurs meurtres avaient été commis.

» —Olivia et Julien y furent-ils avec vous? demandai-je avec vivacité.

» — Je suis disposé à le croire; mais je n'en ai pas de preuves.

» — Ne les avez-vous pas revus?

» — Jamais, depuis cette affreuse nuit, je n'ai vu que deux personnes qui ne me fussent pas inconnues, jusqu'au moment où je vous ai retrouvé.

» — Et quelles sont ces deux personnes?

» — J'ai juré de ne pas les nommer; c'est à ce prix que j'ai conservé la vie, et jamais je n'ai trahi mon serment.

» — Ce mystère est singulier! Mais, mon ami, comment avez-vous pu vous lier par une pareille promesse?

» — Quelque temps après que j'eus été renfermé, un homme vint dans ma chambre; je lui demandai ma liberté avec hauteur; il m'accusa d'insolence, et me menaça de punir ma témérité par la perte de ma vie. Je lui répondis avec des expressions de mépris. La colère

s'empara de lui; et quoique je fusse sans défense, il me frappa de son épée, et me laissa sans sentiment sur le plancher, nageant dans mon sang. Lorsque je rouvris les yeux, je fus étonné de me trouver dans un souterrain obscur. Deux hommes étaient près de moi. Un d'eux qui tenait une lanterne près de mon visage, s'écria, avec une imprécation horrible: — Il n'est pas mort; qu'allons-nous faire? Ils parlaient italien. — Dieu soit loué! dit l'autre, peut-être pourrons-nous le sauver. — Alors ils pansèrent ma blessure; et je revins à la vie. Le premier objet qui frappa ma vue fut la tombe, ou, pour mieux dire, la fosse où ils allaient me déposer, lorsqu'ils s'aperçurent que je respirais encore. Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai dans ce moment. Lorsque j'eus repris un peu de force, je m'assis sur de la paille, et je regardai dans quel

endroit je me trouvais. J'étais dans une caverne souterraine, dont les bandits qui occupaient la maison où j'étais renfermé avaient fait une écurie. Leur chef était un fameux scélérat nommé Salano. Ce fut lui qui s'aperçut que je n'étais pas mort, au moment où, avec cet autre homme, ils se disposaient à m'ensevelir pour jamais. Son camarade, que je connaissais très-bien, voyant que je reprenais l'usage de mes sens, me raconta comment j'avais été sauvé, et ajouta : Voulez-vous vivre ou mourir? Celui qui vous a blessé a cru que vous l'étiez mortellement, et s'est éloigné dans cette persuasion. Il faut que vous renonciez à revoir la lumière; et si vous desirez conserver la vie, jurez que vous ne chercherez jamais à vous échapper d'ici, et que, quoi qu'il puisse arriver, vous ne révélerez à aucun être vivant le nom de votre ennemi déterminé.

Vous devez bien penser que s'il croyait que vous viviez encore, sa sûreté l'obligerait à employer tous les moyens pour vous anéantir. En consentant à vous sauver, j'expose la vie de mon maître et la mienne; mais Dieu sait que je hais jusqu'à la pensée de me souiller d'un meurtre, et que je ne voudrais pas vous faire le moindre mal, si je pouvais me fier à votre serment.

» J'hésitai un instant; mais l'amour de la vie l'emporta, et je lui fis le serment le plus solennel. Je m'étais lié par cette promesse, et je le suis encore; ma destinée paraissait irrévocablement fixée. Avant que celui qui avait sauvé ma vie en risquant la sienne s'éloignât, je le priai de me dire quel était le motif de ce crime horrible, et si Olivia et mon ami Julien étaient compris dans cette affreuse proscription. Cet homme, que je ne nommerai jamais, me répondit

avec une énergie étonnante dans son état, car c'était un valet :

» — Monsieur, je hais le sang, et j'aimerais mieux plonger un poignard dans mon sein, que dans celui d'un autre homme. C'est ce qui m'a empêché, dans cette occasion, de commettre un meurtre. Mais je serai toujours fidèle à mon maître, et je garderai son secret. J'ai pensé que je ne courrais pas le risque d'exposer son nom à l'infamie, en vous laissant l'existence; mais si j'avais une autre idée, quoique j'abhorre le meurtre, vous péririez.

» Alors il tira Salano à part, lui donna une bourse, et lui dit tout bas : *Jurez le.*—Par ce poignard, je le jure, répondit le scélérat; il ne quittera cette caverne qu'avec la vie. Ils sortirent ensemble; et depuis je n'ai vu personne qui me fût connu jusqu'à cette rencontre miraculeuse.

» Bien miraculeuse en effet ; elle l'est depuis l'aventure de cette caverne, où mon ami Mortimer a été renfermé jusqu'à l'attaque de la maison et la mort de Salano ; et alors, plutôt que de trahir l'homme qui lui avait sauvé la vie, il s'est soumis au sort le plus cruel qui puisse affliger l'humanité. — C'est ce que j'ai appris, mon cher Mortimer, de l'inspecteur des galères ; et je veux vous épargner un récit pénible pour vous, et qui me glace d'horreur. Mais à présent, mon cher Mortimer, jetons un regard sur le passé, sur le sort de cette malheureuse Olivia et de ce pauvre Julien. Ne frémissez pas, mon ami, six années de souffrance m'ont appris à supporter le malheur. J'ai retrouvé mon ami, mais ma femme... elle est perdue pour jamais ! Le ciel vengera ce crime horrible ; il n'y a qu'un homme au monde capable de tant d'atrocités ; vous

ne trahirez pas votre serment, en me disant que celui qui a voulu vous assassiner est Latimore. Je vais à l'instant le trouver ; j'arracherai de son ame atroce la vérité ; il me dira où sont les cendres de mon Olivia. Je lui reprocherai sa mort, car sûrement elle a péri ; autrement elle aurait rompu des chaînes de diamant pour.....

» —Calmez-vous, je vous supplie, dit Mortimer en m'interrompant. J'ai beaucoup réflechi pendant ces longues nuits que je passais dans l'insomnie, et pendant les tristes journées dont elles étaient suivies ; je suis disposé à croire qu'Olivia vit encore et qu'elle est au pouvoir du plus méchant des hommes. Au moins rien ne prouve le contraire, et la possibilité de la délivrer doit nous faire agir avec la plus grande prudence pour ne pas nous en ôter les moyens.

» Je saisis cette lueur d'espérance, et mon esprit devint plus calme.

» La suite de mon récit vous fera voir combien elle était peu fondée. Nous convînmes avec Mortimer de cacher à tout le monde son retour à la vie. Le changement que le malheur lui avait fait éprouver, le rendait méconnaissable. Il n'avait pas de parens qui pussent pleurer sa mort ou se réjouir de le revoir. Le seul objet qui l'intéressât était un fils âgé de trois ans au moment où il avait disparu. Cet enfant dont la mère avait péri en lui donnant le jour, avait été confié à un oncle qui, après avoir détruit sa fortune, était parti pour l'Amérique, et depuis ce moment, on n'avait entendu parler ni de l'oncle ni du neveu. Mortimer, que rien n'attachait plus à l'Angleterre, m'accompagna dans mes voyages sous le déguisement d'un homme âgé. Son intention était de veiller sur toutes les démarches de Latimore, pour parvenir

enfin à avoir quelques lumières sur le sort d'Olivia.

» Une circonstance d'une assez grande importance pour nous, se présenta quelque tems après la délivrance de Mortimer. Nous étions à Paris : en traversant la place de Grève, j'aperçus par hasard chez un frippier qui vendait des déguisemens pour les mascarades, la ceinture et la robe du vieux Julien, l'astrologue de Rosenbergh. L'émotion que j'éprouvai m'empêcha de faire des questions au marchand, mais j'envoyai Mortimer pour l'acheter, et savoir de qui il la tenait. Il ne put nous donner aucuns éclaircissemens, il l'avait achetée d'un juif qu'il ne connaissait pas et qu'il n'avait pas revu depuis. J'en conclus que Julien était mort; car pendant sa vie il ne se serait jamais défait de cette ceinture qui avait été brodée par une comtesse de Rosenbergh, dans

le dernier siècle, et qu'il regardait comme une relique sacrée.

» Cet habit donna à Mortimer l'idée d'un stratagème qu'il se décida à mettre tout de suite en usage : c'était de se vêtir comme le vieux Julien, et il parvint à contrefaire si bien sa ressemblance en peignant son visage et en se mettant une fausse barbe blanche, que moi-même j'aurais pu y être trompé. —Je me présenterai sous cette forme à Latimore, me dit-il, et d'après l'impression que je ferai sur lui, je verrai s'il est coupable de la mort de Julien.

» Nous partîmes bientôt pour Vienne. Mortimer eut plusieurs occasions de mettre son stratagème à exécution ; et il se confirma dans la persuasion que Julien avait été la victime des artifices de Latimore, s'il ne l'avait pas fait périr lui-même.

» Depuis cet événement, Mortimer

a essayé de paraître devant lui sous cette forme pendant qu'il était seul, mais cela ne lui a jamais été possible. On sait qu'on le veille pendant son sommeil où les plus terribles songes le tourmentent, et que la vigilance de son gardien lui a sauvé plusieurs fois la vie.

» Les années se succédèrent et toutes nos espérances furent trompées: point de nouvelles d'Olivia, aucun indice qui pût nous faire connaître si elle existait encore.

» Enfin, Latimore fut rappelé en Angleterre par la mort de son père. Mortimer qui l'avait toujours surveillé dans l'espoir d'avoir des nouvelles d'Olivia, qu'il persistait à croire encore vivante, l'y suivit.

» Mortimer se trouva au bal de la duchesse de Derrington, dans le costume du vieil astrologue. Il apparut à

Latimore, comme il avait fait dans l'étranger, en prononçant ces mots, par lesquels Julien avait coutume de le désigner : *Monument vivant de splendeur et de souffrance.* Le Comte fut foudroyé ; il tomba presque évanoui dans les bras de son frère, et la terreur s'empara de toute sa société. Mais Mortimer, en se retournant, fut presqu'aussi saisi que le Comte, car il crut revoir Olivia. Comme il était enveloppé dans un domino, il se cacha au milieu de la foule, et vit cette femme qui ressemblait si parfaitement à Olivia, passer près de lui appuyée sur le bras de lady Julia Latimore. Vous pouvez juger quelles furent ses sensations. Il oublia que vingt années s'étaient écoulées depuis qu'il ne l'avait vue, et il crut que c'était elle-même. Cependant la réflexion vint dissiper cette illusion, et il fut convaincu qu'elle ne

pouvait être que sa fille. Mais il éprouva le chagrin le plus vif, en se rappelant dans quelle société il l'avait rencontrée. Je vis son agitation ; ses regards et son silence me firent éprouver tous les tourmens de l'incertitude ; il me dit enfin qu'il avait fait une découverte qui l'affligeait beaucoup, mais qu'il me priait de ne pas exiger qu'il me la communiquât jusqu'à ce que ses doutes fussent éclaircis. Quelques jours après, le grand dîné de Latimore eut lieu, et ensuite le concert. Je fus obligé d'être du dîné, et Mortimer m'engagea à assister au concert; je m'approchai de votre sœur Marie : près d'elle était une jeune personne qui se faisait appeler Melville, je fus frappé de sa ressemblance avec celle que j'avais tant aimée; je lui parlai et sa conversation me charma. Bientôt je rejoignis Mortimer dans un autre coin du salon, je lui fis remar-

quer l'objet qui m'avait tant intéressé, et alors il me fit part de ses soupçons. Pour essayer encore de faire impression sur le Comte, et pour découvrir si cette jeune personne était instruite de son histoire, Mortimer avait imaginé de peindre les malheurs d'Olivia dans une romance, et de la faire chanter devant lui par le moyen de lady Lustre. L'effet qu'elle produisit sur le Comte fut conforme à notre attente. Mais nous ne découvrîmes rien dans la physionomie d'Océana, qu'une aimable sensibilité.

» Je conclus qu'elle n'était point coupable de fausseté. Alors je desirai savoir d'elle-même son histoire et connaître ses dispositions. Cette ressemblance que trouve Mortimer, me disais-je, peut être accidentelle ou imaginaire, mais il est singulier qu'elle paraisse à l'hôtel Latimore justement au moment

de l'arrivée du Comte. Je lui demandai quelques instans d'entretien, et les circonstances furent telles, que je demeurai convaincu que cette jeune personne, quelle qu'elle puisse être, est la créature de cet abominable Latimore ; car ils s'étaient si bien concertés, qu'il écoutait à la porte lorsque je lui parlais.

» Je les quittai à l'instant dans la plus grande agitation. J'allai consulter Mortimer ; nous nous perdîmes en vaines conjectures, sans trouver la moindre chose qui pût éclaircir les doutes qu'avait fait naître cette ressemblance avec Olivia, avec cette Olivia dont l'image fait encore les délices de mon imagination, tandis que l'incertitude de sa destinée est pour moi une éternelle source de larmes. Dans l'état où elle était lorsqu'elle me fut enlevée, il est possible qu'il existe un être dont je suis le père.

Si c'était mon enfant.... la fille d'Olivia.... Oh Leverton ! il est impossible de vous peindre ce que mon cœur éprouve à cette seule pensée ; et lorsque je joins cette idée à la ressemblance d'Océana Melville avec Olivia della Loretta, et que je me livre à toutes les réflexions qu'elle fait naître !... et puis son séjour chez Latimore... sa conduite artificieuse dans la bibliothèque, son ignorance prétendue de son vrai nom, et ensuite votre passion exaltée pour ce mystérieux objet de mes craintes et de mes espérances..., ma tête se perd dans cette succession d'idées qui se croisent et se confondent ; je ne suis plus capable de raisonner. Venez à Salt-Hill ; que votre jugement puisse diriger ma conduite, et votre amitié calmer mon agitation. »

» W. DERRINGTON. »

CHAPITRE VI.

Comédie de Société.

La lettre de lord William accrut plutôt qu'elle ne diminua le tendre intérêt que le Marquis prenait à Océana ; il quittait à regret une société dont elle faisait tout le charme ; mais la nécessité de se concerter avec son oncle sur les moyens de rompre son mariage, et plus encore le desir d'apprendre toutes les particularités de l'histoire d'Olivia, l'engageaient à presser son départ. Toute la société était réunie dans le salon, lorsqu'il annonça qu'il avait reçu une lettre de son oncle qui l'engageait à se rendre auprès de lui pour une affaire très-pressante.

— Mais rappelez-vous, mon cher enfant, s'écria la Duchesse, que nous ne pouvons rien faire sans vous. Nous sommes réunis pour la dernière répétition, vous savez que demain est le jour fixé pour la représentation, et qu'elle ne peut être différée; j'ai envoyé des lettres d'invitation dans tout le voisinage.

Le Marquis parut surpris; il avait été tellement préoccupé, qu'il avait entièrement perdu de vue le rôle qu'il devait remplir dans la comédie que sa Grace faisait jouer par sa société sur un joli théâtre qui se trouvait dans une des ailes du chateau. Le jeune Mériton, et M. Winteston dirigeaient le spectacle. On avait choisi une pièce fort intéressante dont le titre est le *Sourd-Muet*. Les rôles avaient été ainsi distribués:

JULIO.	*Océana.*
DARLEMONT.	*Marquis de Leverton.*
FRANVAL.	*M. Winterton.*
DE L'EPÉE.	*Le jeune Mériton.*
DUPRÉ.	*Capitaine Latimore.*
DOMINIQUE.	*L'Abbé Lepan.*
M. FRANVAL.	*Lady Amélia Latimore.*
MARIANNE.	*Lady Julia.*

La timidité d'Océana lui faisait craindre de prendre un rôle, et sur-tout celui de Julio qui exigeait qu'elle parût en habit d'homme. La Duchesse insista. Ladys Julia et Amélia l'y engagèrent. Les hommes se joignirent à elles, et ce qui acheva de la décider, ce furent les plaisanteries de lady Derrington. Si miss Melville, lui dit-elle, pousse aussi loin le scrupule, les manières de ceux qui composent sa société, doivent blesser

son extrême délicatesse. Océana fut piquée; elle consentit, et se mit à étudier son rôle.

Le Marquis assura sa Grace qu'il serait de retour pour la représentation; il prit froidement congé de lady Julia; et s'inclinant avec une expression de respect et de tendresse devant Océana, il partit pour Salt-Hill.

Tout était en mouvement dans la maison; il n'y avait personne qui ne fût occupé des préparatifs du spectacle, excepté le Duc et son Chapelain, dont les occupations se bornaient à une promenade du matin dans les environs, deux heures d'assoupissement après dîner, et une partie de billard le soir.

Le jour de la représentation arriva. Le Marquis fut ponctuel; il vint avec son oncle, lord William. Une société choisie d'une trentaine de personnes

était invitée à dîner ; de ce nombre se trouvaient le capitaine Melville et son ami M. Ormes : le comte Latimore et M. Elmer se firent excuser.

Après dîner, lord William s'assit dans un coin du salon auprès du capitaine Melville, avec l'intention d'en tirer quelques éclaircissemens sur Océana. Le Capitaine, qui avait absolument les mêmes vues, eut beaucoup d'attentions pour sa Seigneurie, dans l'espoir d'avoir par lui quelque connaissance des liaisons de Latimore sur le continent. Après divers propos vagues, ils eurent ensemble la conversation suivante :

Lord William. Vous possédez un véritable trésor dans votre fille, capitaine Melville ; elle fait l'admiration générale.

Capitaine Melville. Elle n'est que trop admirée, Milord ; je desirerais

qu'elle fût tranquillement dans le pays de Galles. Ses brillantes liaisons sont au-dessus de sa petite fortune. Les ladys Latimore la traitent comme leur sœur, et je crains de lui faire de la peine en lui proposant de revenir avec moi.

LORD WILLIAM. Vous n'y pensez pas, sûrement ; lord Latimore ne le souffrira pas.

CAPITAINE MELVILLE. Lord Latimore, je crois, ne doit pas songer à l'en empêcher.

LORD WILLIAM. Il paraît qu'il s'y intéresse plus que personne, même plus que ses sœurs ; c'est un caractère singulier.

CAPITAINE MELVILLE. Bien singulier, vraiment. Peut-être les années où il a été sur le continent, ne se sont pas passées sans quelques événemens qui ont altéré son caractère. J'ai quel-

quefois été disposé à croire qu'il a été malheureux dans ses amours ; Dieu sait ce qu'il peut arriver pendant tant d'années. Dites moi, je vous prie, Milord, si cette question n'est pas indiscrète, n'avez vous jamais ouï dire qu'il ait eu quelqu'attachement ?

Lord William. Pardon, Capitaine, mais permettez-moi de vous demander quels sont vos motifs pour me faire cette question ?

Capitaine Melville. Purement un motif de femme, la curiosité.

Lord William. Rien de plus, Capitaine, prenez-garde ! êtes-vous bien sûr que c'est simplement la curiosité ?

Capitaine Melville. Pourquoi cela vous étonnerait-il, Milord ? lord Latimore a passé la jeunesse ; il est fier de ses ancêtres, et je n'ai jamais ouï dire qu'il songeât à avoir un héritier de son nom. Je crois qu'il n'y a pas

de femme, au moins en Angleterre.....

LORD WILLIAM, *l'interrompant avec vivacité.* Y en a-t-il en Italie, Monsieur? Je vous en prie, dites-le moi.

CAPITAINE MELVILLE. (*En riant*). Pardonnez-moi, Milord, mais à mon tour, permettez-moi de vous demander pourquoi vous me faites cette question avec autant de vivacité? J'avoue que la curiosité est un puissant motif. *Mais prenez-garde! Milord; êtes-vous bien sûr que c'est simplement la curiosité?*

LORD WILLIAM. Votre raillerie est mal placée. Répondez à ma question, Monsieur, si vous avez la moindre sensibilité: connaissez-vous une femme sur le continent pour laquelle lord Latimore a eu de l'attachement? J'ai de puissans motifs pour vous le demander, et je vous supplie, Monsieur, de me répondre avec sincérité.

CAPITAINE MELVILLE. Nous sommes observés, Milord : ajournons notre conversation, ou allons dans un autre endroit.

LORD WILLIAM. A l'instant, si vous voulez.

Ils se retirèrent dans une pièce voisine, et dès qu'ils furent seuls, lord William répéta sa demande avec une énergie qui ne lui était pas ordinaire.

CAPITAINE MELVILLE. Votre vivacité m'afflige, puisque je dois vous assurer, foi de gentilhomme ! que je ne puis pas vous donner le moindre éclaircissement sur ce sujet. J'avoue que j'ai formé des conjectures, et que j'ai des motifs au moins aussi puissans que ceux de votre Seigneurie pour desirer des éclaircissemens.

LORD WILLIAM. Votre caractère est sans reproche, Capitaine ; votre physionomie est franche et ouverte ; vous

avez versé votre sang pour la patrie, et un brave homme ne peut pas être un hypocrite. La dissimulation est le vice des lâches. Avec un homme comme vous, la franchise doit répondre à la franchise. Je vous avouerai cependant que, jusqu'à ce moment, j'ai soupçonné que vous et Océana étiez les créatures de Latimore. J'irai plus loin encore, et je vous dirai même que, par un concours des circonstances bien singulières, j'ai été amené à croire qu'Océana n'était que la fille supposée du capitaine Melville. — Cette attaque imprévue déconcerta entièrement le Capitaine; il tressaillit et balbutia:

— Mi....lord!... Suppo....sée!....

Lord William. Par le ciel, vous êtes coupable? je le vois à vos regards baissés, à vos lèvres tremblantes. Tout est découvert. Cette jeune personne à qui vous avez donné votre

nom, est le fruit du plus criminel adultère ; elle est la fille de votre protecteur.... de Latimore, et de celle qui fut chérie par mon cœur trompé. Voilà donc tout ce mystère éclairci ! Trop lâche pour combâtre ouvertement son rival, le malheureux a joui dans l'ombre du fruit de ses crimes : mais j'irai chercher la vérité dans le cœur de cet infâme scélérat. Olivia, Olivia...., quand un ange m'aurait dit que tu étais coupable, j'aurais refusé de le croire !

Pendant ce discours de lord William, les dispositions du capitaine étaient changées, son ressentiment s'était calmé ; il avait laissé aller son épée que, dans son premier mouvement, il avait à moitié tirée : — Mon Dieu, s'écria-t-il, je vous remercie de cette découverte, je vous en remercie.

Lord William. Que dites-vous,

dangereux hypocrite, voulez-vous encore me tromper ...? Vous remerciez Dieu..... vous le prenez à témoin de votre reconnaissance : vous devriez plutôt cacher votre tête dans la poussière, et si vous pouvez encore sentir le remords, hâtez-vous de me conduire vers la mère de cette..... vers la malheureuse Olivia.

Capitaine Melville. J'ai supporté vos expressions injurieuses, Milord, en faveur de la violence de vos sensations. Mais vous vous trompez si vous attribuez ma modération à la crainte; vous êtes injuste si vous attribuez mon émotion au crime.

Lord William. Celui qui a donné son nom à l'enfant de l'adultère, a surement contribué au désordre de la mère. Mais écoutez-moi, Monsieur, je suis entièrement décidé; cette découverte m'engage à n'avoir plus de

ménagemens avec l'homme détestable dont vous fûtes l'agent. Je l'accuserai devant l'univers; son nom sera couvert d'une telle infamie, qu'il deviendra une injure, et le mépris et l'horreur suivront par-tout ses pas.

CAPITAINE MELVILLE. Modérez, je vous prie, Milord, la force de vos sentimens; songez que les apparences ne sont pas des preuves. Je vous le répète, sur mon honneur, quelques reproches que vous puissiez faire à Latimore, je suis innocent.

LORD VILLIAM. Répondez-moi en un mot, Monsieur, celle que vous appelez Océana, est-elle votre enfant?

CAPITAINE MELVILLE. Avant de répondre à cette question, il me faut quelque assurance préliminaire. D'abord, que vous m'engagiez votre honneur, que si vous croyez vous être trompé dans vos conjectures, après

que je vous aurai fait connaître tout ce que je sais d'Océana, vous ne découvrirez jamais un secret que je ne confie qu'à vous seul; et ensuite, que si mon récit confirme vos doutes, vous me ferez connaître vos vrais sentimens, et vous vous unirez à moi, afin d'obtenir une justice éclatante pour l'innocente fille de coupables parens.

Lord William. Votre sang-froid m'étonne, capitaine; votre intrepidité dissipe tous mes soupçons, et cependant vous ne démentez pas l'idée que j'ai qu'Océana est fille de Latimore. Je vous supplie, ne me tenez pas plus long-tems dans le tourment de l'incertitude. Je souscris à vos conditions, et je vous en donne ma parole.

Capitaine Melville. Je la reçois, Milord, et je vais vous confier un secret qu'une seule personne dans le monde connaît avec moi. Je n'ai point

d'enfans ; — Océana n'est pas ma fille.

LORD WILLIAM. Poursuivez, de grace. Qui est-elle ?

CAPITAINE MELVILLE. Ceci est enveloppé dans les voiles du mystère. Je n'ai jamais connu ses parens.

LORD WILLIAM. Jamais connu ses parens ! Et ne la reçûtes-vous pas de leurs mains ?

CAPITAINE MELVILLE. Non, Milord. A la vérité j'ai vu sa mère ; elle était Italienne, et se nommait Olivia.

LORD WILLIAM. Vous dites que vous l'avez vue ?

CAPITAINE MELVILLE. J'étais à Livourne ; elle réclama ma protection comme femme, comme étrangère et comme martyre de la persécution. Vous devez penser quelle conduite tint alors un marin anglais. Je la reçus à bord de mon vaisseau avec le consentement de mon épouse chérie ; je lui offris

l'asile qu'elle desirait : nous partîmes pour les Indes où elle voulait se fixer.

Lord William. Et est-elle aux Indes à présent ?

Capitaine Melville. Hélas ! non ; le chagrin avait tellement affoibli sa constitution délicate, qu'elle mourut en donnant le jour à son enfant.

Lord William. Oh ! mon Dieu ! — En prononçant ces mots, le malheureux Derrington fut saisi de convulsions qui lui firent perdre tout sentiment. Le Capitaine voulait appeler, il recouvra assez de force pour le retenir. — Ne m'exposez pas, lui dit-il, dans cet état.... et sa voix fut étouffée par ses sanglots. Le Capitaine lui donna tous ses soins ; enfin lord William put parler.

— Monsieur, vous devez avoir de l'indulgence ; vous-même avez été époux. O chère Olivia ! pardonne si je t'ai fait injure.

— Oui, Milord, j'en suis convaincu; son langage était celui de l'innocence, et dans ses derniers momens, elle ne pouvait dissimuler. Oui surement elle n'était pas coupable. Mais avant de fixer votre opinion, écoutez les particularités de son histoire.

Le Capitaine lui apprit tous les details qu'il connaissait, lui montra le volume du Paradis Perdu et la lettre de Benson.

Aussitôt que lord William eut jeté les yeux sur cette lettre, la vérité toute entière s'offrit à lui; et se rappelant que Benson était le domestique de confiance de Latimore, il en conclut que puisqu'il avait aidé cette victime malheureuse à s'échapper, c'était pour fuir le Comte. En comparant ensuite la date de son départ de Livourne avec celle de sa fuite de Toulouse, il vit qu'elle n'était point coupable, et il eut la con-

viction qu'Océana était sa fille. Il éprouva alors une agitation inexprimable ; il prenait la main du Capitaine, et la baisait avec un sentiment de reconnaissance. Bientôt il s'accusait lui-même d'avoir faussement accusé Olivia. Sa physionomie exprimait ensuite un sentiment d'horreur en se retraçant les crimes de Latimore, et un instant après, le souvenir de sa fille rappelait le sourire sur ses lèvres.

L'esprit du capitaine Melville n'était pas plus tranquille. L'expression de sa joie était retenue par l'incertitude où il était sur la manière dont il annoncerait à Océana ces événemens, et dont il les ferait connaître. Lord William voulait voler auprès d'elle ; le capitaine l'arrêta, en lui objectant qu'Océana et les autres acteurs étaient à s'habiller pour la représentation.

— Oh ! dans une pareille occasion,

reprit milord, la Duchesse, renoncera à ses plaisirs frivoles. Je ne puis contenir les sentimens de mon cœur. C'est en vain que vous me retenez, mon cher Melville. Tout le reste de ma vie je me soumettrai à vos desirs, je le dois: à présent je ne le puis, laissez-moi embrasser mon enfant..... Mon enfant!... Quel pouvoir ce mot a sur mon cœur!

A cet instant on frappa à la porte de la chambre; le Marquis de Leverton demanda si le capitaine Melville y était.

— Mon neveu! dit lord William: il doit être dans notre confidence, car je vous assure qu'il adore Océana, quoiqu'il soit bien éloigné de penser qu'elle est sa cousine. Mais que peut-il avoir à vous demander?

Il y avait une agitation et une ex-

pression d'inquiétude dans la physionomie du Marquis, qui effraya le Capitaine et détruisit le sentiment de joie qu'éprouvait lord Derrington, en songeant à ce qu'il allait apprendre à son neveu.

— Vous ici, milord, dit le Marquis, je pensais.... j'espérais que....

— Qu'est-il arrivé....? parlez.... je vous supplie, s'écrièrent à-la-fois le Capitaine et Milord.

Le Marquis tira à part lord Derrington.... Je crains de l'apprendre à son père, dit-il à voix basse, miss Melville.....

— C'est moi qui suis son père, s'écria lord William; dites-moi ce qui est arrivé à ma fille....? Où est-elle...? Vous êtes muet...?

Avant que le Marquis fût revenu de sa surprise, plusieurs personnes étaient à la porte de l'appartement.

— De toute part on entendait crier où est-elle....? où est-elle....?

— Qu'est-ce que tout ceci, s'écria le capitaine Melville? où est ma fille?

— Nous espérions qu'elle était avec vous, s'écria lady Mary.

—Je pensais qu'elle était venue vous montrer son habit, dit la Duchesse.

— Elle doit être quelque part, observa sagement une autre personne.

A la fin, lady Amélia, qui à l'instant où on lui avait appris que son amie était disparue, avait couru chercher dans les jardins et dans le village, vint hors d'haleine, en criant allez, allez..... vers la Tamise..... vers la rivière.... une barque... Elle ne put en dire davantage.

— Elle est noyée, s'écria lord Derrington.... — Non, non, j'ai trouvé un enfant qui m'a dit qu'il avait vu un jeune homme en pantalon de nankin et en

habit gris, porté dans une barque, qui s'était éloignée aussitôt.

Lady Julia, dont l'amitié n'était pas moins active, avait questionné tous les domestiques. Le jardinier lui avait appris qu'il avait vu un homme bien mis roder autour des murs à l'approche de la nuit. Deux autres se trouvaient à l'entrée de l'avenue qui conduisait à la petite porte du parc. Alors on l'appela dans la maison, mais il ne savait rien de plus. Il ajouta qu'il était trop tard pour distinguer leurs traits, et qu'il ne pourrait les reconnaître.

Pendant tout ce tems-là, le véritable père d'Océana et son père adoptif étaient demeurés immobiles, incapables de s'exprimer.

Le marquis de Leverton qui avait le costume du rôle de Saint-Alme, mit la main sur la garde de son épée,

en s'écriant : J'engage mon honneur et ma vie que je la retrouverai. Il se précipita à travers la foule, et courut dans les rues de Richmond.

Fin du deuxième volume.

56011